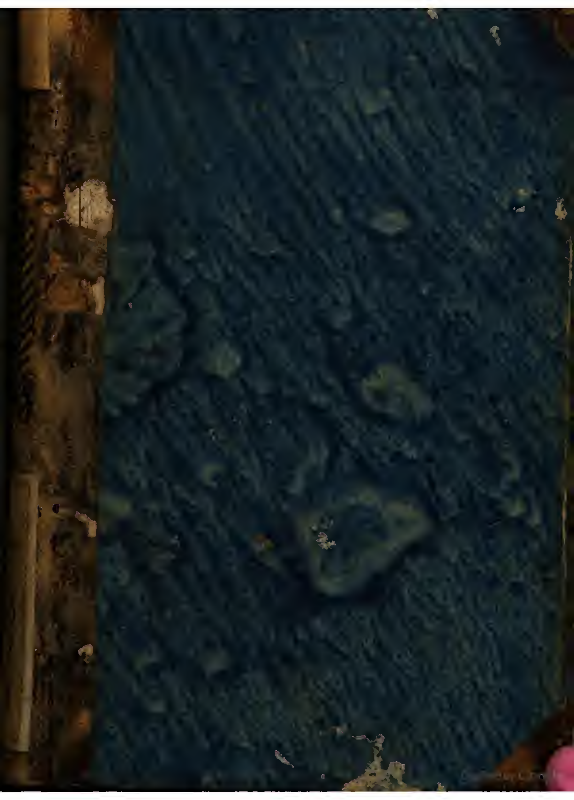


GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à Lyon;

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

Et à Paris,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR
FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME III.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils,
aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.

Poétique du Christianisme.

LIVRE PREMIER.

Vue générale des Epopées chrétiennes.

CHAPITRE PREMIER.

Que la Poétique du Christianisme se divise en trois branches ; poésie , beaux-arts , littérature : *que les six livres de cette seconde partie traitent spécialement de la poésie.*

LE bonheur des élus chanté par l'Homère chrétien , nous mène natu-

rellement à parler des effets du christianisme dans la poésie. En traitant du génie de cette religion, comment pourrions-nous oublier son influence sur les lettres et sur les arts ? influence qui a pour ainsi dire changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne, des peuples tout différens des peuples antiques.

Les lecteurs aimeront peut-être à s'égarer sur Oreb et Sinaï, sur les sommets de l'Ida et du Taigète, parmi les fils de Jacob et de Priam, au milieu des dieux et des bergers. Une voix poétique s'élève des ruines qui couvrent la Grèce et l'Idumée, et crie de loin au voyageur : « Il n'est que deux belles sortes de noms et de souvenirs dans l'histoire, ceux des Israélites et des Pélasges. »

Les douze livres que nous avons consacrés à ces recherches littéraires, composent, comme nous l'avons dit, la seconde et troisième partie de notre

ouvrage, et séparent les six livres du *dogme* des six livres du *culte*.

Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur les poëmes où la religion chrétienne tient la place de la mythologie, parce que l'Epopée est la première des compositions poétiques. Aristote, il est vrai, a prétendu que le poëme épique est tout entier dans la tragédie; mais ne pourrait-on pas croire, au contraire, que c'est le drame qui est tout entier dans l'Epopée ? Les adieux d'Hector et d'Andromaque, Priam dans la tente d'Achille, Didon à Carthage, Enée chez Evandre ou renvoyant le corps du jeune Pallas, Tancrède et Herminie, Adam et Eve, sont de véritables tragédies, où il ne manque que la division des scènes, et le nom des interlocuteurs. D'ailleurs, n'est-ce pas même l'*Iliade* qui a donné naissance au drame, comme le *Margitès* à la comédie ? Mais si Calliope se pare de

tous les ornemens de Melpomène ; la première a des charmes que la seconde ne peut emprunter : le *merveilleux*, les *descriptions*, les *épisodes*, ne sont point du ressort dramatique. Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, peuvent se faire entendre dans l'Epopée. L'Epopée a donc des parties qui manquent au drame ; il demande donc un talent plus universel ; il est donc une œuvre plus complète que la tragédie. En effet, on pourrait supposer, avec quelque vraisemblance, qu'il est moins difficile de faire les cinq actes d'un OEdipe-roi, que de créer les vingt-quatre livres d'une Iliade : autre est de produire un ouvrage de quelques mois de travail ; autre d'élever un monument qui demande les labeurs de toute une vie. Sophocle et Euripide étaient, sans doute, de beaux génies ; mais ont-ils

obtenu dans les siècles cette admiration, cette hauteur de renommée, dont jouissent si justement Homère et Virgile ? Enfin, si le drame est la première des compositions, et que le poëme épique ne soit que la seconde, comment se fait-il que depuis les Grecs jusqu'à nous, on ne compte que cinq Epopées, deux antiques et trois modernes, tandis qu'il n'y a pas de nations qui ne se vantent de posséder une foule d'excellentes tragédies ?

CHAPITRE II.

Vue générale des poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie. L'Enfer du Dante, *la Jérusalem délivrée.*

Posons d'abord quelques principes.

Dans toute Epopée, les hommes et leurs passions sont faits pour occuper la première et la plus grande place.

Ainsi, tout poëme où une religion est employée comme *sujet* et non comme *accessoire*, où le *merveilleux* est le *fond* et non l'*accident* du tableau, pèche essentiellement par la base.

Si homère et Virgile avaient établi leurs scènes dans l'Olympe, il est douteux, malgré tout leur génie, qu'ils eussent pu soutenir jusqu'au bout l'intérêt dramatique. D'après cette remarque, dont il est difficile de contester la justesse, il ne faut plus attribuer au christianisme la langueur qui règne dans les poëmes dont les principaux personnages sont des êtres surnaturels : cette langueur tient au vice même de la composition. Nous verrons, à l'appui de cette vérité, que plus le poëte, dans l'Epopée, garde un juste milieu entre les choses divines et les choses humaines, plus il devient *divertissant*, pour parler comme Despréaux. *Divertir*, afin d'*enseigner*,

est la première qualité requise en poésie.

Sans rechercher quelques poëmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous, est la *divina comedia* du Dante. Les beautés de cette production bizarre découlent presqu'entièrement du christianisme; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a peut-être égalé les plus grands poëtes. Son ouvrage étant de nature épisodique, soutiendrait mal aisément une analyse régulière : nous reviendrons sur les détails.

Il n'y avait dans les temps modernes que deux beaux sujets de poëme épique, les *Croisades*, et la *découverte du Nouveau-Monde :* M. de Malfilâtre se proposait de chanter la dernière. Les Muses regrettent encore que ce jeune poëte ait été surpris par la mort, avant d'avoir exécuté son dessein.

Toutefois ce sujet a, pour un Français, le défaut d'être étranger. Or, c'est un autre principe de toute vérité, qu'il faut travailler sur un fonds antique, ou que, si l'on choisit une histoire moderne, il faut toujours chanter sa nation.

Les Croisades rappellent la *Jérusalem délivrée :* ce poëme est un modèle parfait de composition. C'est là qu'on peut apprendre à mêler les sujets sans les confondre : l'art avec lequel le Tasse vous transporte d'une bataille à une scène d'amour, d'une scène d'amour à un conseil, d'une procession à un palais magique, d'un palais magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur; cet art, disons-nous, est tout admirable. Le dessin des caractères n'est pas moins savant : la férocité d'Argant est opposée à la générosité de Tancrède, la grandeur de Soliman à l'éclat de

Renaud, la sagesse de Godefroi à la ruse d'Aladin ; il n'y a pas jusqu'à l'hermite Pierre (comme l'a remarqué M. de Voltaire) qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la coquetterie est peinte dans Armide, la sensibilité dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le Tasse eût parcouru le cercle entier des caractères de femmes, s'il eût représenté *la mère*. Il faut peut-être chercher la source de cette omission dans la nature de son talent qui avait plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse.

Homère semble avoir été particulièrement doué de génie, Virgile de sentiment, le Tasse d'imagination. On ne balancerait plus sur la place que le poëte italien doit occuper, s'il avait une seule de ces graces rêveuses, qui rendent si doux les soupirs du Cygne de Mantoue; car il lui est très-supérieur dans les caractères, les batailles,

et la composition. Mais le Tasse est presque toujours faux quand il fait parler le cœur; et comme les traits de l'ame sont les véritables beautés, il demeure nécessairement au-dessous de Virgile.

Au reste, si la Jérusalem a une fleur de poésie exquise; si l'on y respire l'âge tendre, l'amour et les déplaisirs du grand homme infortuné, qui soupira ce chef-d'œuvre dans sa jeunesse, on y sent aussi les défauts d'un âge qui n'était pas assez mûr pour la haute entreprise d'une Epopée. L'octave du Tasse n'est presque jamais pleine; et son vers, souvent trop vîte fait, ne peut être comparé au vers de Virgile, cent fois retrempé au feu des Muses. Il faut encore remarquer que les idées du Tasse ne sont pas d'une aussi belle famille que celles du poëte latin. Les ouvrages des anciens se font reconnaître, nous dirions presqu'à leur *sang*. C'est moins

chez eux, ainsi que parmi nous, quelques pensées éclatantes, au milieu de beaucoup de choses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent et qui ont toutes comme un air de parenté; c'est le groupe des enfans de Niobé, nus, simples, pudiques, rougissans, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant, pour seul ornement, une couronne de fleurs sur leur tête.

D'après la Jérusalem, on sera du moins obligé de convenir qu'on peut faire quelque chose d'excellent sur un sujet chrétien. Et que serait-ce donc, si le Tasse eût osé employer toutes les grandes machines du christianisme? Mais on voit qu'il a manqué de hardiesse. Cette timidité l'a forcé d'user des petits ressorts de la magie; tandis qu'il pouvait tirer un parti immense du tombeau de J. C. qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant et tant de prodiges. La même ti-

midité l'a fait échouer dans son *Ciel*. Son *Enfer* a plusieurs traits de mauvais goût. Ajoutons qu'il ne s'est pas assez servi du Mahométisme, dont les rites sont d'autant plus curieux qu'ils sont peu connus. Enfin, il aurait dû jeter un regard sur l'ancienne Asie, sur cette Egypte si fameuse, sur cette grande Babylone, sur cette superbe Tyr, sur les temps de Salomon et d'Isaïe. Comment la Muse a-t-elle oublié la harpe de David, en parcourant Israël? N'entend-on plus sur les sommets du Liban, la voix des ombres des prophètes? Ces grands fantômes n'apparaissent-ils pas quelquefois sous les cèdres et parmi les pins? Les anges ne chantent-ils plus sur Golgotha, et le torrent de Cédron a-t-il cessé de gémir? On est fâché que le Tasse n'ait pas donné quelque souvenir aux patriarches : le berceau du monde, dans un petit coin de la *Jérusalem*, ferait un assez bel effet.

CHAPITRE III.

Paradis perdu.

On peut reprocher au *Paradis perdu* de Milton, ainsi qu'à l'*Enfer* du Dante, le défaut dont nous avons parlé : le *merveilleux* est le *sujet* et non la *machine* de l'ouvrage ; mais on y trouve des beautés supérieures, qui tiennent essentiellement à la base de notre religion.

L'ouverture du poëme se fait aux enfers, et pourtant ce début n'a rien qui choque la règle de simplicité prescrite par Aristote. Pour un édifice si étonnant, il fallait un portique extraordinaire, afin d'introduire tout-à-coup le lecteur dans ce monde inconnu, dont il ne devait plus sortir.

Milton est aussi le premier poëte qui ait terminé l'Epopée par le malheur du principal personnage, contre

la règle généralement adoptée. Qu'on nous permette de penser qu'il y a quelque chose de plus intéressant, de plus grave, de plus semblable à la condition humaine, dans une histoire qui aboutit aux misères, que dans celle qui va finir au bonheur. On pourrait même soutenir que la catastrophe de l'Iliade est tragique. Car si le fils de Pelée atteint le but de ses désirs, toutefois la conclusion du poëme laisse un sentiment profond de tristesse (1):

(1) Ce sentiment vient peut-être de l'intérêt qu'on prend en Hector. Hector est autant le héros du poëme qu'Achile, c'est le grand défaut de l'Iliade. Il est certain que l'amour du lecteur se porte sur les Troyens, contre l'intention du poëte, parce que les scènes dramatiques se passent toutes dans les murs d'Ilion. Ce vieux monarque, dont le seul crime est d'aimer trop un fils coupable; ce généreux Hector, qui connaît la faute de son frère, et qui cependant défend son frère; cette Andromaque, cet As-

on vient de voir les funérailles de Patrocle, Priam rachetant le corps d'Hector, la douleur d'Hécube et d'Andromaque au bûcher de ce héros, et l'on apperçoit dans le lointain la mort d'Achille et la chute de Troie.

Le berceau de Rome, chanté par Virgile, est un grand sujet, sans doute; mais que dirons-nous d'un poëme qui peint une catastrophe dont nous sommes nous-mêmes les victimes, et qui ne nous montre pas le fondateur de telle ou telle société, mais le père du genre humain? Milton ne vous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de camps, ni de villes

tyanax, cette Hécube, attendrissent tous le cœur, tandis que le camp des Grecs n'offre qu'avarice, perfidie et férocité. Peut-être aussi le souvenir de l'Enéide agit-il secrètement sur le lecteur moderne; et l'on se range, sans le vouloir, du côté des héros chantés par Virgile.

assiégées ; il se contente de vous retracer la première pensée de Dieu, manifestée dans la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des mains du Créateur.

Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers mouvemens du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie ; ses yeux s'ouvrent ; il ne sait d'où il sort. Il regarde le firmament ; par un mouvement de désir, il veut s'élancer vers cette belle voûte, et il se trouve debout, la tête superbement levée vers le ciel. Il touche ses membres ; il court, il s'arrête ; il veut parler et il parle. Il nomme naturellement tout ce qu'il voit, il s'écrie : « *O toi, soleil, et vous, arbres, forêts, collines, vallées, animaux divers !* » et tous les noms qu'il donne, sont les vrais noms des êtres. Et pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux arbres ? *Soleil, arbres*, dit-il, *savez-vous le nom de*

celui qui m'a créé ! Ainsi le premier sentiment que l'homme éprouve, est le sentiment de l'existence d'un Etre suprême ; le premier besoin qu'il manifeste, est le besoin de Dieu ! Que Milton est sublime dans ce passage ! mais se fût-il élevé à ces grandes pensées, s'il n'eût connu la véritable religion ?

Dieu se manifeste à Adam, la créature et le Créateur s'entretiennent ensemble ; *ils parlent de la solitude.* Nous supprimons les réflexions. La solitude ne *vaut rien à l'homme.* Adam s'endort ; Dieu tire du sein même de notre premier père une nouvelle créature, et la lui présente à son réveil : « la grace est dans sa démarche, le ciel dans ses yeux, et la dignité et l'amour dans tous ses mouvemens. Elle s'appelle la *femme ;* elle est née de l'homme. L'homme quittera pour elle son père et sa mère. » Malheur à celui qui ne sentirait pas là-dedans toute la divinité !

Le poëte continue à développer ces grandes vues de la nature humaine, cette sublime raison du christianisme. Le caractère de la femme est admirablement tracé dans la fatale chute. Eve tombe par amour-propre; elle se vante d'être assez forte pour s'exposer seule; elle ne veut pas qu'Adam l'accompagne dans l'endroit solitaire où elle cultive des fleurs : cette belle créature, qui se croit invincible, en raison même de sa faiblesse, ne sait pas qu'un seul mot peut la subjuguer. L'Ecriture, qui fait un si bel éloge de la femme forte, nous peint toujours la femme esclave de sa vanité. Quand Isaïe menace les filles de Jérusalem : « Vous perdrez, leur dit-il, vos boucles d'oreilles, vos bagues, vos bracelets, vos voiles. » On a remarqué, de nos jours, un exemple frappant de ce caractère. Telles femmes, pendant la terreur, avaient donné des preuves multipliées d'héroïsme,

de qui la vertu est venue depuis échouer contre un bouquet de fleurs, une fête nouvelle. Ainsi s'explique une de ces grandes et mystérieuses vérités cachées dans les Ecritures : en condamnant la femme à enfanter avec douleur, Dieu lui a donné une force invincible contre la peine ; mais en même temps, et en punition de sa faute, il l'a laissée faible contre le plaisir. Aussi Milton appelle-t-il la femme, *fair defect of nature* ; « beau défaut de la nature. »

La manière dont le poëte Anglais a conduit la chute de nos premiers pères, mérite d'être examinée. Un esprit ordinaire n'aurait pas manqué de renverser le monde, au moment où Eve porte à sa bouche le fruit fatal ; Milton s'est contenté de faire pousser un soupir à la terre, qui vient d'enfanter la mort ; on est en effet beaucoup plus surpris, parce que cela est beaucoup moins surprenant. Quelles

calamités cette tranquillité présente de la nature, ne fait-elle point entrevoir dans l'avenir ! Tertullien, cherchant pourquoi l'univers n'est point dérangé par les crimes des hommes, en apporte une raison sublime : cette raison, c'est la PATIENCE de Dieu.

Lorsque la mère du genre humain présente le fruit de science à son époux, notre premier père ne se roule point dans la poudre, ne s'arrache point les cheveux, ne jette point de cris. Un tremblement le saisit, il reste muet, la bouche entr'ouverte, et les yeux attachés sur son épouse. Il apperçoit toute l'énormité du crime : d'un côté, s'il désobéit, il devient sujet à la mort, de l'autre, s'il reste fidelle, il garde son immortalité, mais il perd sa compagne désormais condamnée au tombeau. Il peut refuser le fruit, mais peut-il vivre sans Eve? Le combat n'est pas long : tout un monde est sacrifié à l'amour. Au lieu d'ac-

cabler son épouse de reproches, Adam la console, et prend de sa main la pomme fatale. A cette consommation du crime, rien ne s'altère encore dans la nature : les passions seulement font gronder leurs premiers orages dans le cœur du couple malheureux.

Adam et Eve s'endorment, mais ils n'ont plus cette innocence qui rend les songes légers. Bientôt ils sortent de ce sommeil agité, comme on sortirait d'une pénible insomnie (*as from unrest.*) C'est alors que leur péché se présente devant eux. « *Qu'avons-nous fait, s'écrie Adam ! pourquoi es-tu nue ! Couvrons-nous, de peur qu'on ne nous voie dans cet état.* » Le vêtement ne cache point une nudité dont on s'est apperçu.

Cependant la faute est connue au ciel, une sainte tristesse saisit les anges ; mais *that sadness mixt with pity, did not alter their bliss ;* « cette trissesse mêlée *à la pitié*, n'altéra

point leur bonheur. » Mot chrétien et sublime de tendresse. Dieu envoie son Fils pour juger les coupables; le juge miséricordieux descend ; il appelle Adam dans la solitude : « Où es-tu? lui dit-il. » Adam se cache. « — Seigneur, je n'ose me montrer à vous, parce que je suis nu. — Comment sais-tu que tu es nu? Aurais-tu mangé du fruit de science? » — Quel dialogue ! cela n'est point d'invention humaine. Adam confesse son crime; Dieu prononce la sentence : « Homme ! tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; tu déchireras péniblement le sein de la terre; sorti de la poudre, tu retourneras en poudre. — Femme, tu enfanteras avec douleur. » Voilà l'histoire du genre humain en quelques mots. Nous ne savons si le lecteur est frappé comme nous le sommes; mais nous trouvons dans cette scène de la Genèse, quelque chose de si extraordinaire et de si grand, qu'elle se dé-

robe à toutes les explications du critique ; l'admiration manque de termes, et l'art rentre dans le néant.

Le Fils de Dieu remonte au ciel, après avoir laissé des vêtemens aux coupables. Alors commence ce fameux drame entre Adam et Eve, dans lequel on prétend que Milton a consacré un événement de sa vie, un raccommodement entre lui et sa première femme. Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

Adam est retiré seul pendant la nuit, sous un ombrage : la nature de l'air est changée ; des vapeurs froides, des nuages épais obscurcissent les cieux ; la foudre a embrasé des arbres, les animaux fuient à la vue de l'homme ; le loup commence à poursuivre l'agneau, le vautour à déchirer la

colombe. Adam tombe dans le désespoir; il désire de rentrer dans le sein de la terre. Mais un doute le saisit : s'il avait en lui quelque parcelle d'immortalité ? si ce souffle de vie qu'il a reçu de Dieu ne pouvait périr ? si la mort ne lui était d'aucune ressource, et qu'il fût condamné à être éternellement malheureux ? La philosophie peut-elle demander un genre de beautés plus élevées et plus graves ? Non-seulement les poëtes antiques n'ont pas fondé un désespoir sur de pareilles bases ; mais les moralistes eux-mêmes ont à peine quelque chose d'aussi haut.

Eve a entendu les gémissemens de son époux : elle s'avance timidement vers lui; Adam la repousse ; Eve se jette à ses pieds, les baigne de larmes. Adam est touché ; il relève la mère des hommes. Eve lui propose de vivre dans la continence, ou de se donner la mort, pour sauver sa postérité. Ce désespoir,

désespoir, si bien attribué à une femme, tant par son excès que par sa générosité, frappe notre premier père. Que va-t-il répondre à son épouse? « Eve, l'espoir que tu fondes sur le tombeau, et le mépris même que tu fais de la mort, me prouvent que tu as en toi quelque chose de sublime, qui n'est pas soumis au néant. »

Le couple infortuné se décide à prier Dieu, et à se recommander à la miséricorde éternelle. Il se rend à l'endroit même où le souverain Juge a prononcé son arrêt. Là, se prosternant, il élève un cœur et une voix humiliée vers celui qui pardonne. Ces accens montent au séjour céleste, et le Fils se charge lui-même de les présenter à son Père. On admire avec raison dans l'Iliade les *Prières boiteuses*, qui suivent l'*Injure* pour réparer les maux qu'elle a faits. Il serait impossible, sans doute, de trouver sur les prières une plus belle allégorie. Cependant

ces premiers soupirs d'un cœur contrit, qui trouvent la route que tous les soupirs du monde doivent bientôt suivre ; ces humbles vœux qui viennent se mêler à l'encens fumant devant le Saint des saints; ces larmes pénitentes qui réjouissent les esprits célestes ; ces larmes qui sont offertes à l'Eternel, par le Rédempteur du genre humain, et qui touchent Dieu lui-même, (tant elle a de puissance, cette première prière de l'homme repentant et malheureux !) toutes ces circonstances réunies ont en elles-mêmes quelque chose de si moral, de si solennel, de si attendrissant, qu'elles ne sont peut-être point effacées par les *Prières* du chantre d'Ilion.

Le Très-Haut se laisse fléchir, et accorde le salut final de l'homme. Milton s'est emparé, avec beaucoup d'art, de ce premier mystère des Ecritures ; il a mêlé par-tout la touchante histoire d'un Dieu, qui, dès le commencement

des siècles, se dévoue à la mort pour racheter l'homme de la mort. La chute d'Adam devient plus puissante et plus tragique, quand on la voit envelopper dans ses conséquences, jusqu'au Fils de l'Eternel.

Nonobstant ces beautés, qui appartiennent au fond du *Paradis perdu*, il y a une foule de beautés de détail, dont il serait trop long de rendre compte. Milton a en particulier le mérite de l'expression. On connaît *les ténèbres visibles*, *le silence ravi*, etc. Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les dissonnances en musique, font un effet très-brillant ; elles ont un faux air de génie : mais il faut prendre garde d'en abuser ; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, aussi pernicieux à la langue qu'au bon goût.

Nous observerons encore que le chantre d'Eden, à l'exemple de Vir-

gile, est devenu original en s'appropriant des richesses étrangères ; ce qui prouve que le style original n'est pas celui qui n'emprunte rien de personne, mais celui que personne ne peut reproduire.

Cet art d'imitation, connu de tous les grands écrivains, consiste dans une certaine délicatesse de goût, qui s'empare des beautés d'un autre temps pour les accommoder aux temps et aux mœurs du siècle. La copie, bien que ressemblante, devient un original, comme le Saint-Jérôme du Dominiquin, fait d'après le Saint-Jérôme du Carrache, ou comme les traits d'un père se répètent sur le visage de ses enfans, sans qu'on puisse accuser la nature de plagiat. Virgile est un modèle en ce genre. Voyez comme il a transporté à la mère d'Euryale, les plaintes d'Andromaque sur la mort d'Hector. Homère, dans ce morceau, a quelque chose de plus naïf que le

poëte de Mantoue, dont il a fourni d'ailleurs tous les traits frappans, tels que l'ouvrage échappant aux mains d'Andromaque, l'évanouissement, etc. (et il en a quelques autres qui ne sont point dans l'Enéide, comme le pressentiment du malheur, et cette tête qu'Andromaque échevelée, avance à travers les créneaux.) Mais aussi l'épisode d'Euryale est plus pathétique, plus tendre. Cette mère qui, seule de toutes les Troyennes, a voulu suivre les destinées d'un fils; ces habits devenus inutiles, et dont elle occupait son amour maternel, son exil, sa vieillesse et sa solitude, au moment même où l'on promenait la tête du jeune homme sous les remparts du camp; ce *fœmineo ululatu;* sont des choses qui n'appartiennent qu'à l'ame de Virgile. Les plaintes d'Andromaque, plus étendues, perdent de leur force; celles de la mère d'Euryale, plus resserrées, tombent, avec tout leur poids, sur le

cœur. Cela prouve qu'une grande différence existait déjà entre les temps de Virgile et ceux d'Homère, et qu'au siècle du premier, tous les arts, même celui d'aimer, avaient acquis plus de perfection.

CHAPITRE IV.

De quelques Poëmes français et étrangers.

QUAND le christianisme n'aurait donné à la poésie que le *Paradis perdu*; quand son génie n'aurait inspiré ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Polieucte*, ni *Esther*, ni *Athalie*, ni *Zaïre*, ni *Alzire*, on pourrait encore soutenir qu'il est très-favorable aux Muses. Nous placerons dans ce chapitre, entre le *Paradis perdu* et la *Henriade*, quelques poëmes français et étrangers, dont nous n'avons qu'un mot à dire.

Les morceaux remarquables répandus dans le *saint Louis* du père Lemoine, ont été si souvent cités, que

nous ne les répéterons point ici. Ce poëme, tout informe qu'il est, a des beautés qu'on chercherait en vain dans la *Jérusalem*. Il y règne une imagination sombre, qui convient à la peinture de cette Egypte pleine de souvenirs et de tombeaux, et qui vit passer tour à tour les Pharaon, les Ptolomée, les solitaires de la Thébaïde, et les Soudans des Barbares.

La *Pucelle* de Chapelain, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, et le *David* de Coras, ne sont plus connus que par les vers de Boileau. On peut cependant tirer quelque fruit de la lecture de ces ouvrages : le *David* sur-tout mérite d'être parcouru.

Le Prophète Samuel raconte à David l'histoire des rois d'Israël :

Jamais, dit le grand saint, la fière tyrannie
Devant le Roi des rois ne demeure impunie :
Et de nos derniers chefs le juste châtiment
En fournit à toute heure un triste monument.

. . . .

Contemple donc Héli, le chef du tabernacle,
Que Dieu fit de son peuple et le juge et l'oracle;
Son zèle à sa patrie eût pu servir d'appui,
S'il n'eût produit deux fils trop peu dignes de lui.

. . . .

Mais Dieu fait sur ces fils, dans le vice obstinés,
Tonner l'arrêt des coups qui leur sont destinés;
Et par un saint hérault, dont la voix les menace,
Leur annonce leur perte et celle de leur race.
O ciel! quand tu lanças ce terrible décret,
Quel ne fut point d'Héli le deuil et le regret!
Mes yeux furent témoins de toutes ses alarmes,
Et mon front, bien souvent, fut mouillé de ses larmes.

Ces vers sont remarquables, parce qu'ils sont assez beaux comme *vers*. Le mouvement qui les termine, pourrait être avoué d'un grand poëte.

L'épisode de Ruth, racontée dans la grotte sépulcrale où sont ensevelis les anciens patriarches, a du charme et de la simplicité :

On ne sait qui des deux, ou l'épouse, ou l'époux,
Eut l'ame la plus pure et le sort le plus doux, etc.

. . . .

Enfin Coras réussit quelquefois dans

le vers *descriptif*. Cette image du soleil à son midi est pittoresque :

Cependant le soleil, couronné de splendeur,
Amoindrissant sa forme, augmentait son ardeur.

Saint-Amand, presque vanté par Boileau, qui lui accorde du génie, est néanmoins inférieur à Coras. La composition du *Moïse sauvé* est languissante, le vers lâche et prosaïque, le style plein d'antithèses et de mauvais goût. Cependant quelques morceaux d'un sentiment vrai, qu'on y remarque çà et là, ont pu servir à adoucir l'humeur du chantre de l'art poétique.

Il serait inutile de nous arrêter à l'*Araucana*, avec ses trois parties et ses trente-cinq chants originaux, sans oublier les chants supplémentaires de *dom Diégo de Santistevan Ojozio*. Il n'y a point de *merveilleux chrétien* dans cet ouvrage; c'est une narration historique de quelques faits arrivés dans les montagnes du Chili. La chose

la plus intéressante du poëme, est d'y voir figurer Ercylla lui-même, qui se bat et qui écrit. L'*Araucana* est mesuré en octaves, comme l'*Orlando* et la *Jérusalem*. La littérature italienne donnait alors le ton à toutes les littératures de l'Europe. Ercylla chez les Espagnols, et Spenser chez les Anglais, ont fait des stances et imité l'Arioste, jusque dans son exposition. Ercylla dit :

No las damas, amor, no gentilesas
De cavalleros canto enamorados,
Ni las muestras, regalos y ternezas
De amorosos afectos y cuydados :
Mas el valor, los hechos, las proezas
De aquelos Espagnoles esforçados,
Que a la cerviz de Arauco no domada
Pusieron duro yugo por la espada.

C'était encore un bien riche sujet d'Epopée que celui de la *Lusiade*. On a de la peine à concevoir comment un homme du génie de Camoëns, n'en a pas su tirer un plus grand parti. Mais

enfin, il faut se rappeler qu'il fut le premier épique moderne, qu'il vivait dans un siècle barbare, qu'il y a des choses touchantes (1), et quelquefois sublimes dans les détails de son poëme, et qu'après tout, le chantre du Tage fut le plus infortuné des mortels. C'est un sophisme digne de la dureté de notre siècle, d'avoir avancé que les bons ouvrages se font dans le malheur : il n'est pas vrai qu'on puisse bien écrire quand on souffre. Tous ces hommes inspirés, qui se consacrent au culte des Muses, se laissent plus vîte submerger à la douleur que les esprits vulgaires. Un génie puissant use bientôt le corps qui le renferme ; les grandes ames, comme les grands

(1) Néanmoins nous différons encore ici des autres critiques ; l'épisode d'Inès nous semble pur, touchant, mais généralement trop loué, et bien loin d'avoir les développemens dont il était susceptible.

fleuves, sont sujettes à dévaster leurs rivages.

Le mélange que Camoëns a fait de la fable et du christianisme, nous dispense de parler du *merveilleux* de son poëme.

M. Klopstock est aussi tombé dans le défaut d'avoir pris le *merveilleux* du christianisme pour *sujet* de son poëme. Son premier personnage est un Dieu; cela seul suffirait pour détruire l'intérêt tragique. Cependant il y a de beaux traits dans le *Messie*. Les deux amans ressuscités par le Christ, offrent un épisode charmant que n'auraient pu fournir les ressorts mythologiques. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau, chez les anciens, si ce n'est Alceste, et Hérès de Pamphilie. (1)

(1) Dans le dixième livre de la République de Platon.

L'abondance et la grandeur caractérisent sur-tout le merveilleux du *Messie*. Ces globes habités par des êtres différens de l'homme, cette profusion d'anges, d'esprits de ténèbres, d'ames à naître, ou d'ames qui ont déjà passé sur la terre, jettent l'esprit dans l'immensité. Le caractère d'Abbadona, l'ange repentant, est une conception heureuse. M. Klopstock a aussi créé une sorte de séraphins mystiques, tout-à-fait inconnus avant lui.

Gessner nous a laissé dans *la Mort d'Abel*, un ouvrage plein d'une tendre majesté. Malheureusement il est gâté par cette teinte doucereuse de l'idylle, que les Allemands donnent presque toujours aux sujets tirés de l'Ecriture : ils pèchent tous contre une des plus grandes lois de l'Epopée, *la vraisemblance des mœurs*, et transforment les rois pasteurs d'Orient en innocens bergers d'Arcadie.

Quant à l'auteur du poëme de *Noé*, il a succombé sous la richesse de son sujet. Pour une imagination vigoureuse, c'était pourtant une belle carrière à parcourir, qu'un monde antidiluvien. On n'était pas même obligé de créer toutes les merveilles : en fouillant le Critias, les chronologies d'Eusèbe, quelques traités de Lucien et de Plutarque, on eût trouvé une ample moisson. Scaliger cite un fragment de Polyhistor, touchant certaines tables écrites avant le déluge, et conservées à *Sippary*, la même vraisemblablement que la *Sipphara* de Ptolémée (1).

(1) A moins qu'on ne fasse venir *Sippary* du mot hébreu *Sepher*, qui signifie bibliothèque. Josephe, liv. I, c. II, *de Antiq. Jud.*, parle de deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, sur lesquelles les enfans de Seth avaient gravé les sciences humaines, afin qu'elles ne périssent point au déluge, qui avait été prédit par Adam. Ces deux colonnes subsistèrent long-temps après Noé.

Les Muses parlent et entendent toutes les langues ; que de choses ne pouvaient-elles pas lire sur ces tables !

CHAPITRE V.

La Henriade.

Si un plan sage, une narration parfaite, de très-beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct et limpide, sont les seules qualités nécessaires à l'Epopée, la Henriade est un poëme achevé ; mais cela ne suffit pas : il faut encore une action héroïque et surnaturelle. Et comment M. de Voltaire eût-il fait un usage heureux du *merveilleux* du christianisme, lui dont tous les efforts tendaient à détruire ce merveilleux ! Telle est néanmoins la puissance des idées religieuses, que l'auteur de la Henriade doit au culte même qu'il a persécuté, les morceaux les plus frappans de son

poëme épique, comme il lui doit les plus belles scènes de ses tragédies.

Une philosophie sage, une morale froide et sérieuse conviennent à la Muse de l'histoire; mais cet esprit de sévérité, transporté à l'Epopée, est peut-être un contre-sens. Ainsi, lorsque M. de Voltaire s'écrie, dans l'invocation de son poëme :

Descends du haut des cieux, auguste *Vérité*,

il est tombé, ce nous semble, dans une grande méprise. La poésie épique

Se soutient par la fable et vit de fiction.

Le Tasse, qui traitait aussi un sujet chrétien, a fait ces vers charmans, d'après Platon et Lucrèce. (1)

Sai, che la torre in mondo, ove piu versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso, etc.

---

(1) « Comme le médecin qui, pour sauver le malade, mêle à des breuvages flatteurs les

Là, il n'y a point de poésie où il n'y a point de menterie, dit Plutarque. (1)

Est-ce que cette France à demi barbare n'était plus assez couverte de forêts, pour qu'on n'y pût rencontrer quelques-uns de ces châteaux du vieux temps, avec des machicoulis, des souterrains, des tours verdies par le lierre, et toutes pleines d'histoires merveilleuses? Est-ce qu'on ne pouvait trouver quelque temple gothique dans une vallée solitaire, au milieu des

---

remèdes propres à le guérir, et jette au contraire des drogues amères dans les alimens qui lui sont nuisibles, etc. » Platon, *de leg.* lib. 1. *Ac veluti pueris absinthia tetra medentes*, etc. Lucret. lib. 5.

(1) Si l'on disait que le Tasse a aussi invoqué la Vérité, nous répondrions qu'il ne l'a pas fait comme M. de Voltaire. La Vérité du Tasse est une *muse*, un ange, je ne sais quoi jeté dans le vague, quelque chose qui n'a pas de nom, *un être chrétien*, et non pas la *Vérité directement personnifiée*, comme celle de la Henriade.

bois ? Les montagnes de la Navarre n'avaient-elles point quelque druide, enfant du rocher, qui, sous le chêne sacré, au bord du torrent, au murmure de la tempête, chantait les souvenirs des Gaules, et pleurait sur la tombe des héros ? Je m'assure qu'il y avait encore quelque chevalier du règne de François I.er, qui regrettait, dans son manoir, les tournois de la vieille Cour, et ces beaux temps où la France s'en allait en guerre contre les Mécréans et les Infidelles. Que de choses à tirer de cette révolution des Bataves, voisine, et pour ainsi dire sœur de la Ligue ! Les Hollandais s'établissaient aux Indes, et Philippe recueillait les premiers trésors du Pérou : Coligny même avait envoyé une colonie dans la Caroline; le chevalier de Gourgues offrait à l'auteur de la Henriade, un superbe et touchant épisode : une Epopée doit renfermer l'univers.

L'Europe, par le plus heureux des contrastes, présentait le peuple pasteur en Suisse, le peuple commerçant en Angleterre, et le peuple des arts en Italie : la France offrait à son tour l'époque la plus favorable à la poésie épique ; époque qu'il faut toujours choisir, comme M. de Voltaire l'avait fait, à la fin d'un âge, et à la naissance d'un autre âge, entre les anciennes mœurs et les mœurs nouvelles. La barbarie expirait, et l'aurore du siècle de Louis commençait à poindre. Malherbe était venu, et ce héros, à-la-fois barde et chevalier, aurait pu conduire les Français au combat, en chantant des hymnes à la victoire.

On convient que les *caractères* dans la Henriade ne sont que des *portraits*, et l'on a peut-être trop vanté cet art de peindre, dont Rome en décadence a donné les premiers modèles. Le *portrait* n'est point épique ; il ne fournit

que des beautés sans action et sans mouvement.

Quelques personnes doutent aussi que la *vraisemblance des mœurs* soit poussée assez loin dans la Henriade. Les héros de ce poëme débitent de beaux vers, qui servent à développer les principes philosophiques de M. de Voltaire ; mais représentent-ils bien les guerriers, tels qu'ils étaient au seizième siècle? Si les discours des ligueurs respirent l'esprit du temps, ne pourrait-on pas se permettre de penser que c'étaient les actions des personnages encore plus que leurs paroles, qui devaient déceler cet esprit? Du moins, le chantre d'Achille n'a pas mis l'Iliade en harangue.

Quant au *merveilleux*, il est, sauf erreur, à-peu-près nul dans la Henriade. Si l'on ne connaissait le malheureux système qui glaçait le génie poétique de M. de Voltaire, on ne comprendrait pas comment il a pu préférer

des divinités allégoriques au *merveilleux* du christianisme. Il n'a répandu quelque chaleur dans ses inventions, qu'aux endroits même où il cesse d'être philosophe, pour devenir chrétien. Aussitôt qu'il a touché à la religion, source de toute poésie, la source a immédiatement coulé.

Le serment des Seize dans le souterrain, l'apparition du fantôme de Guise qui vient armer Clément d'un poignard, sont des machines fort épiques, et puisées dans les superstitions religieuses d'un siècle ignorant et malheureux.

Le poëte ne s'est-il pas encore un peu trompé, lorsqu'il a transporté la philosophie dans le ciel ? Son Eternel est sans doute un dieu fort équitable, qui juge avec impartialité le Bonze et le Derviche, le Juif et le Mahométan; mais était-ce bien cela qu'on attendait de la Muse? Ne lui demandait-on pas de la *poésie*, un *Ciel chrétien*, des

cantiques, Jéhovah, enfin le *mens divinior*, la religion ?

M. de Voltaire a donc brisé lui-même la corde la plus harmonieuse de sa lyre, en refusant de chanter cette milice sacrée, cette armée des Martyrs et des Anges, dont ses talens auraient su tirer un parti admirable. Il eût pu trouver, parmi nos saintes, des puissances aussi grandes que celles des Déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Graces. Quel dommage qu'il n'ait rien voulu dire de ces Bergères transformées, par leurs vertus, en bienfaisantes Divinités ; de ces Geneviève qui, du haut du Ciel, protégent, avec une houlette, l'empire de Clovis et de Charlemagne ! Il nous semble qu'il y a quelqu'enchantement pour les Muses à voir le peuple le plus spirituel et le plus brave, consacré, par la religion, à la Fille de la simplicité et de la paix. De qui les *gentilles Gaules* tiendraient-elles leurs Trou-

badours, leur parler naïf et leur penchant aux graces, si ce n'était du chant pastoral, de l'innocence et de la beauté de leur Patrone ?

Des critiques judicieux ont observé qu'il y a deux hommes dans M. de Voltaire : l'un plein de goût, de savoir, de raison ; l'autre qui pèche par les défauts contraires. On peut douter que l'auteur de la Henriade ait eu autant de génie que Racine ; mais il avait peut-être un esprit plus varié, et une imagination plus flexible. Malheureusement la mesure de ce que nous pouvons, n'est pas toujours la mesure de ce que nous faisons. Si M. de Voltaire eût été animé par la religion, comme l'auteur d'Athalie ; s'il eût fait, comme lui, une étude profonde des Pères et de l'antiquité ; s'il n'eût pas embrassé tous les genres et tous les sujets, sa poésie fût devenue plus nerveuse, et sa prose eût acquis une décence et une gravité qui lui manquent

trop souvent. Ce grand homme eut le malheur de passer sa vie au milieu d'un cercle de littérateurs médiocres, qui, toujours prêts à l'applaudir, ne pouvaient l'avertir de ses écarts. On aime à se le représenter dans la compagnie de ses égaux, les Pascal, les Arnaud, les Nicole, les Boileau, les Racine; c'est alors qu'il eût été forcé de changer de ton. On aurait été indigné, à Port-Royal, des plaisanteries et des blasphèmes de Ferney; on y détestait les ouvrages faits à la hâte; on y travaillait avec loyauté, et l'on n'eût pas voulu, pour tout au monde, tromper le public, en lui donnant un poëme qui n'eût pas coûté au moins douze bonnes années de labeur; et ce qu'il y avait de très-merveilleux, c'est qu'au milieu de tant d'occupations, ces excellens hommes trouvaient encore le secret de remplir les plus petits devoirs de leur religion, et de porter dans la société l'urbanité de leur grand siècle.

C'était

C'était une telle école qu'il fallait à M. de Voltaire. Il est bien à plaindre d'avoir eu ce double génie qui force à-la-fois à l'admirer et à le haïr. Il édifie et renverse ; il donne les exemples et les préceptes les plus contraires; il élève aux nues le siècle de Louis XIV, et attaque ensuite en détail la réputation des grands hommes de ce siècle : tour à tour il encense et dénigre l'antiquité; il poursuit, à travers soixante-dix volumes, ce qu'il appelle l'*infâme*, et les morceaux les plus beaux de ses écrits sont inspirés par la *religion*. Tandis que son imagination vous ravit, il fait luire une fausse raison qui détruit le merveilleux, rapetisse l'ame, et raccourcit la vue. Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, il n'apperçoit partout que le côté ridicule des choses et des temps, et montre, sous un jour hideusement gai, l'homme à l'homme. Il charme et fatigue par sa mobilité;

il vous enchante et vous dégoûte ; on ne sait quelle est la forme qui lui est propre : il seroit insensé s'il n'était si sage, et méchant si sa vie n'était remplie de traits de bienfaisance. Au milieu de toutes ses impiétés, on peut remarquer qu'il haïssait les sophistes (1). Il aimait si naturellement les beaux - arts, les lettres et la grandeur, qu'il n'est pas rare de le surprendre dans une sorte d'admiration pour la cour de Rome. Son amour-propre lui fit jouer toute sa vie un rôle pour lequel il n'était point fait, et auquel il était fort supérieur. Il n'avait rien, en effet, de commun avec MM. Diderot, Raynal, Helvétius et d'Alembert. L'élégance de ses mœurs, ses belles manières, son goût pour la société, et sur-tout son humanité, l'auraient vraisemblablement rendu un

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

des plus grands ennemis du règne révolutionnaire. Il est très-décidé en faveur de l'ordre social, sans s'appercevoir qu'il le sape par les fondemens, en attaquant l'ordre religieux. Ce qu'on peut dire sur lui de plus raisonnable, c'est que son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la hauteur où l'appelait la nature, et que ses ouvrages (excepté ses poésies fugitives) sont demeurés au-dessous de son véritable talent : exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière des lettres. M. de Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contrepoids de la religion : il n'a que trop prouvé que des mœurs graves, et une pensée pieuse, sont encore plus nécessaires dans le commerce des Muses qu'un beau génie.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SECOND.

Poésie, dans ses rapports avec les hommes.

CARACTÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Caractères naturels.

PASSONS de cette vue générale des Epopées, aux détails des compositions poétiques. Considérons d'abord les caractères *naturels*, tels que l'époux, le père, la mère, etc. avant d'examiner les caractères *sociaux*, tels que le

prêtre et le guerrier, et partons d'un principe incontestable.

Le christianisme est une religion pour ainsi dire double : s'il s'occupe de la nature de l'être intellectuel, il s'occupe aussi de notre propre nature : il fait marcher de front les mystères de la Divinité, et les mystères du cœur humain : en dévoilant le véritable Dieu, il dévoile le véritable homme.

Une telle religion doit être plus favorable à la peinture des *caractères*, qu'un culte qui n'entre point dans le secret des passions. La plus belle moitié de la poésie, la moitié dramatique, ne recevait aucun secours du polythéisme ; la morale était séparée de la mythologie (*). Un Dieu montait sur son char, un prêtre offrait un sacrifice ; mais ni le Dieu ni le prêtre n'enseignaient ce que c'est

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

que l'homme, d'où il vient, où il va, quels sont ses penchans, ses vices, ses vertus, ses fins dans cette vie, ses fins dans l'autre.

Dans le christianisme, au contraire, la religion et la morale sont une seule et même chose. L'Ecriture nous apprend notre origine, nous instruit de notre double nature; les mystères chrétiens nous sont tous relatifs : c'est nous qu'on voit de toutes parts; c'est pour nous que le Fils de Dieu s'est immolé. Depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ, depuis les Apôtres jusqu'aux derniers Pères de l'église, tout offre le tableau de l'homme intérieur, tout tend à dissiper la nuit qui le couvre : et c'est un des caractères distinctifs du christianisme, d'avoir toujours mêlé l'homme à Dieu, tandis que les fausses religions ont séparé le Créateur de la créature.

Voilà donc un avantage incalculable que les poëtes auraient dû remarquer

dans la religion chrétienne, au lieu de s'obstiner à la décrier. Car si elle est aussi belle que le polythéisme dans le *merveilleux*, ou dans les rapports des *choses surnaturelles*, comme nous essayerons de le montrer dans la suite, elle a de plus toute la partie dramatique et morale, que le polythéisme n'avait pas.

Appuyons cette grande vérité sur des exemples ; faisons des rapprochemens qui, en épurant notre goût, servent à nous attacher à la religion de nos pères, par les charmes du plus divin de tous les arts.

Nous commencerons l'étude des *caractères naturels*, par celui des *époux*, et nous opposerons à l'amour conjugal d'Eve et d'Adam, l'amour conjugal d'Ulysse et de Pénélope. On ne nous accusera pas de choisir exprès des sujets médiocres dans l'antiquité, pour faire briller les sujets chrétiens.

CHAPITRE II.

Suite DES ÉPOUX.

Ulysse et Pénélope.

Les princes ayant été tués par Ulysse, Euryclée va réveiller Pénélope, qui refuse long-temps de croire les merveilles que sa nourrice lui raconte. Cependant elle se lève, et *descendant les degrés, elle franchit le seuil de pierre, et va s'asseoir à la lueur du feu, en face d'Ulysse, qui était lui-même assis au pied d'une haute colonne, les yeux baissés, attendant ce que lui dirait son épouse. Mais elle demeurait muette, et un grand étonnement avait saisi son cœur.* (1)

Télémaque accuse sa mère de froideur; Ulysse sourit, et excuse Pé-

(1) Lib. XXIII, v. 88.

nélope. Là princesse doute encore, et pour éprouver son époux, elle commande qu'on prépare la couche d'Ulysse, hors de la chambre nuptiale; aussitôt le héros s'écrie : « *Qui donc a déplacé ma couche !..... N'est-elle plus attachée sur le tronc de l'olivier, autour duquel j'avais moi-même bâti une salle dans ma cour, etc.* »

Ὣς φάτο τῆς δ' . . . .
. . . .
. . . . . . μελέδηματα θυμοῦ. (1)

Il dit, et soudain le cœur et les genoux de Pénélope lui manquent à-la-fois; elle reconnaît Ulysse à cette marque certaine. Bientôt courant à lui toute en larmes, elle suspend ses bras au cou de son époux; elle baise sa tête sacrée; elle s'écrie : « Ne sois point irrité, toi qui fus toujours le plus prudent des hommes ! . . . .
. . . .

(1) De v. 205 à 210; de 214–17; de 2–42; de 293–96; de 300 à 302; de 342–43.

Ne sois point irrité, ne t'indigne point, si j'ai hésité à me précipiter dans tes bras. Mon cœur frémissait de crainte, qu'un étranger ne vînt surprendre ma foi par des paroles trompeuses . . . .
. . . .
Mais à présent j'ai une preuve manifeste de toi-même, par ce que tu viens de dire de notre couche : aucun autre homme ne l'a visitée : elle n'est connue que de nous deux et d'une seule esclave, Actoris, (que mon père me donna, lorsque je vins en Ithaque, et qui garde les portes de notre chambre nuptiale). Tu rends la confiance à ce cœur devenu défiant par le chagrin. »

Elle dit; et Ulysse pressé du besoin de verser des larmes, pleure sur cette chaste et prudente épouse, en la serrant contre son cœur. Comme des matelots contemplent la terre désirée, lorsque Neptune a brisé leur rapide vaisseau, jouet des vents et des vagues immenses; un petit nombre flottant sur l'antique mer, gagne la terre à la nage, et tout couvert d'une écume salée, aborde plein de joie sur les grèves, en échappant à la mort : ainsi Pénélope attache ses regards charmés sur Ulysse. Elle ne peut arracher ses beaux bras du cou du héros; et l'Aurore aux doigts de rose, aurait vu les saintes larmes de

ces époux, si Minerve n'eût retenu le soleil dans la mer, etc. . . . .

. . . .

Cependant Eurynome, un flambeau à la main, précédant les pas d'Ulysse et de Pénélope, les conduit à la chambre nuptiale.

. . . .

Les deux époux, après s'être enchantés d'amour, s'enchantent par le récit mutuel de leurs peines. . . . .

. . . .

Ulysse achevait à peine les derniers mots de son histoire, qu'un sommeil bienfaisant se glissa dans ses membres fatigués, et vint suspendre les soucis de son ame. (1)

---

(1) Madame Dacier a trop altéré ce morceau. Tantôt elle paraphrase des vers, tels que ceux-ci : Ὣς φάτο. Τῆς δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, etc. *A ces mots la reine tomba presque évanouie ; les genoux et le cœur lui manquent à-la-fois ; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse. Enfin, revenue de sa faiblesse, elle court à lui le visage baigné de pleurs, et l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable tendresse*, etc. Tantôt elle ajoute des choses dont il n'y a pas un mot

Cette reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, est peut-être un des plus

---

dans le texte; enfin, elle supprime quelquefois les idées d'Homère, et les remplace par ses propres idées, et c'est ainsi qu'elle passe ces vers charmans :

Τὼ δ᾽ ἐπεὶ οὖν φιλότητος ἐταρπήτην ἐρατεινῆς,
Τερπέσθην μύθοισι πρὸς ἀλλήλους ἐνέποντες.

Après s'être enchantés d'amour, ils s'enchantent par le récit mutuel de leurs peines. Elle dit: *Ulysse et Pénélope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble, après une si longue absence, tenait lieu de sommeil, se racontèrent réciproquement leurs peines.* Mais ces fautes (si ce sont des fautes) ne conduisent qu'à des réflexions, qui nous remplissent de plus en plus d'une profonde estime pour ces laborieux hellénistes du siècle des Lefebvre et des Pétau. Madame Dacier a tant de peur de faire injure à Homère, que si le vers implique plusieurs sens, plusieurs nuances étendues dans le sens principal, elle retourne, commente, paraphrase, jusqu'à ce qu'elle ait épuisé le mot grec, à-peu-près comme dans un dictionnaire, on donne toutes les accep-

beaux

beaux morceaux du génie antique. Pénélope assise en silence, Ulysse immobile au pied d'une colonne, la scène éclairée à la flamme du foyer hospitalier ; quelle grandeur et quelle

---

tions dans lesquelles un mot peut être pris. Les autres défauts de la traduction de cette savante dame, tiennent de même à une loyauté d'esprit, à une candeur de mœurs, à une sorte de simplicité, particulière à ces temps fameux de notre littérature. Ainsi, trouvant qu'Ulysse reçoit trop froidement les caresses de Pénélope, elle ajoute, avec une grande naïveté, qu'*il répondait à ces marques d'amour, avec toutes les marques de la plus grande tendresse.* Et bientôt, plus pudique même que cette Pénélope, *dont aucun homme ne connaissait la couche*, elle a craint de dire, comme le poëte, que les deux époux *s'enchantèrent d'amour.* Il faut admirer de telles infidélités. S'il fut jamais un siècle propre à fournir de vrais traducteurs d'Homère, c'était sans doute celui-là, où non-seulement l'esprit et le goût, mais encore le cœur étaient *antiques ;* et où les mœurs de l'âge d'or ne s'altéraient point, en passant par l'ame de leurs interprètes.

simplicité de dessin ! Et comment se fera la reconnaissance ? par une circonstance rappelée du lit nuptial ! C'est encore une autre merveille que ce lit fait de la main d'*un roi*, sur le tronc d'un olivier ; arbre de paix et de sagesse, digne d'être le fondement de cette couche, qu'aucun *autre homme qu'Ulysse n'a visitée.* Les transports qui suivent la reconnaissance des deux époux ; cette comparaison si touchante, d'une veuve qui retrouve son époux, à un matelot qui découvre la terre, au moment même du naufrage ; le couple conduit au flambeau dans son appartement ; les plaisirs de l'amour, suivis des joies de la douleur ou de la confidence des peines passées ; la double volupté du bonheur présent, et du malheur en souvenir ; ce sommeil qui vient par degrés fermer les yeux et la bouche d'Ulysse, tandis qu'il raconte ses aventures à Pénélope attentive : ce sont autant de

traits du grand maître ; on ne les saurait trop admirer.

Il y aurait une étude très-intéressante à faire ; ce serait de considérer quelle marche un auteur moderne eût suivie, pour exécuter telle ou telle partie des ouvrages d'un auteur ancien. Dans le tableau précédent, par exemple, on peut soupçonner que la scène, au lieu de se passer en action entre Ulysse et Pénélope, se fût développée en récit dans la bouche du poëte. Ce récit eût été mêlé de réflexions philosophiques, de vers frappans, de mots heureux. Au lieu de cette manière brillante et laborieuse, Homère vous présente deux époux, qui se retrouvent après vingt ans d'absence, et qui, sans jeter de grands cris, ont l'air de s'être à peine quittés de la veille. Où est donc la beauté de la peinture ? dans la vérité.

Les modernes sont en général plus savans, plus délicats, plus déliés,

souvent même plus intéressans dans leurs compositions, que les anciens. Mais ceux-ci à leur tour sont plus simples, plus augustes, plus tragiques, plus abondans, et sur-tout plus vrais que les modernes. Ils ont un goût plus sûr, une imagination plus noble : ils ne savent travailler que des masses, et négligent tous les accidens ; un berger qui se plaint, un vieillard qui raconte, un héros qui combat, voilà pour eux tout un poëme ; et l'on ne sait comment il arrive que ce poëme, où il n'y a rien, est pourtant mieux rempli que nos romans les plus chargés d'incidens et de personnages. L'art d'écrire semble avoir suivi l'art de la peinture : la palette du poëte moderne se couvre d'une variété infinie de teintes et de nuances ; le poëte antique compose tous ses tableaux avec les trois couleurs de Polygnote. Les Latins, placés entre la Grèce et nous, tiennent à-la-

fois des deux manières : à la Grèce, par la simplicité des fonds ; à nous, par l'art des détails. C'est peut-être cette heureuse harmonie des deux goûts, qui rend la lecture de Virgile si délicieuse.

Voyons maintenant le tableau des amours de nos premiers pères : Eve et Adam, par l'aveugle d'Albion, feront un assez beau pendant à Ulysse et Pénélope, par l'aveugle de Smyrne.

CHAPITRE III.

Suite DES ÉPOUX.

Adam et Eve.

SATAN a pénétré dans le paradis terrestre. Au milieu des animaux de la création,

He saw
Two of far nobler aspect erect and tall
. . . .
. . . . of her daughters Eve. (1)

(1) Par. Lost. Book IV, v. 288, 314, un vers de passé, Glasc. éd. 1776.

Il apperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée, comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre : on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. A travers leurs regards divins, brillent les attributs de leur glorieux Créateur : vérité, sagesse, sainteté rigide et pure, vertus dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leurs sexes le déclarent : Lui, créé pour la contemplation et la valeur; elle, formée pour la mollesse et les graces; Lui, pour Dieu seulement; Elle pour Dieu, en Lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier, annonce la puissance absolue : ses cheveux d'hyacinthe, se partageant sur son front, pendent noblement en boucles des deux côtés, mais sans flotter au-dessous de ses larges épaules. Sa compagne, au contraire, laisse descendre, comme un voile d'or, ses belles tresses sur sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux : ainsi la vigne courbe ses tendres ceps autour du fragile appui; symbole de la sujétion où est née notre mère; sujétion à un sceptre bien léger; obéissance accordée par Elle, et reçue

par Lui, plutôt qu'exigée ; empire cédé volontairement, et pourtant à regret, cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quels amoureux délais, pleins de craintes et de charmes ! Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors ; alors toute honte coupable, toute honte criminelle était inconnue. Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté ! Ah ! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. Ainsi marchent nus ces deux grands époux dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regards des Anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple qui s'unît jamais dans les embrassemens de l'amour ; Adam, le meilleur de tous les hommes, qui furent sa postérité ; Eve, la plus belle de toutes les femmes, entre celles qui naquirent ses filles.

Nos premiers péres se retirent sous l'ombrage, au bord d'une fontaine. Ils prennent leur repas du soir, au milieu des animaux de la créa-

tion, qui se jouent autour de leur roi et de leur reine. Satan, caché sous la forme d'une de ces bêtes, contemple les deux époux, et se sent presque attendri par leur beauté, leur innocence, et la pensée des maux qu'il va faire succéder à tant de bonheur : trait admirable ! Cependant Adam et Eve conversent doucement auprès de la fontaine, et Eve parle ainsi à son époux :

That day I often remember, when from sleep
. . . . . her silver mentle threw. (1)

Je me rappelle souvent ce jour, où sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs, sous l'ombrage ; ne sachant où j'étais, qui j'étais, quand et comment j'avais été amenée en ces lieux. Non loin de là, le bruit d'une onde sortait du creux d'une roche. Cette onde, se déployant en nappe humide, fixait bientôt tous ses flots,

(1) Par. Lost. Book IV, vers 449, 502, inclusivement. Ensuite depuis le 59 v. jusqu'au 599.

purs comme les espaces du firmament. Je m'avançai vers ce lieu, avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante, pour regarder dans le lac transparent, qui me semblait un autre ciel. A l'instant où je m'inclinais sur l'onde, un ombre apparut dans la glace humide, se penchant vers moi, comme moi vers elle. Je tressaillis; elle tressaillit; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vîte, avec des regards réciproques de sympathie et d'amour. Mes yeux seraient encore attachés sur cette image, je m'y serais consumée d'un vain désir, si une voix dans le désert : « L'objet que tu vois, belle créature, est toi-même; avec toi il fuit, et revient. Suis-moi, je te conduirai où une ombre vaine ne trompera point tes embrassemens, où tu trouveras celui dont tu es l'image; à toi il sera pour toujours, tu lui donneras une multitude d'enfans, semblables à toi-même, et tu seras appelée *la Mère du genre humain.* »

Que pouvais-je faire après ces paroles? Obéir et marcher, invisiblement conduite! Bientôt je t'entrevis sous un platane. Oh! que tu me parus grand et beau! et pourtant je te trouvai je ne sais quoi de moins beau, de moins tendre, que le gracieux fantôme enchaîné dans les replis de l'onde. Je voulus

fuir; tu me suivis, et élevant la voix, tu t'écrias parmi toutes les solitudes: « Retourne, belle Eve! sais-tu qui tu fuis! Tu es la chair et les os de celui que tu évites. Pour te donner l'être, j'ai puisé dans mon flanc la vie la plus près de mon cœur, afin de t'avoir ensuite éternellement à mon côté. O moitié de mon ame, je te cherche! ton autre moitié te réclame. » En parlant ainsi, ta douçe main saisit la mienne: je cédai; et depuis ce temps j'ai connu combien la grace est surpassée par une mâle beauté, et par la sagesse qui seule est véritablement belle.

Ainsi parla la mère des hommes. Avec des regards pleins d'amour, et dans un tendre abandon, elle se penche, en embrassant à demi notre premier père. La moitié de son sein qui se gonfle, vient mystérieusement, sous l'or de ses tresses flottantes, toucher de sa voluptueuse nudité, la nudité du sein de son époux. Adam, ravi de sa beauté et de ses graces soumises, sourit d'un supérieur amour: tel est le sourire que le ciel laisse au printemps tomber sur les nuées, et qui fait couler la vie dans ces nuées grosses de la semence des fleurs. Adam presse ensuite d'un baiser pur, les lèvres fécondes de la mère des hommes. . . . .
. . . .
.

Cependant le soleil était tombé au-dessous des Açores; soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vîtesse, eût roulé vers ces rivages; soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'Orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avait déjà revêtu de pourpre et d'or les nuages qui flottent autour de son trône occidental; le soir s'avançait tranquille, et par degrés un doux crépuscule enveloppait les objets de son ombre uniforme. Les oiseaux du ciel reposaient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche: tout se taisait, hors le rossignol, amant des veilles; il remplissait la nuit de ses plaintes amoureuses, et le Silence était ravi. Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs: l'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montra long-temps la plus brillante; mais enfin la reine des nuits, se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres. (1)

(1) Ceux qui savent l'anglais sentiront combien la traduction de ce morceau est difficile. On nous pardonnera la hardiesse des tours dont nous nous sommes servis, en faveur de la lutte contre le

la mesure, surprend l'esprit et l'oreille, forme un sens complet, et ne tient en rien à ce qui suit :

Τὸν σὺ πρώην κτεῖνας, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης Ἕκτορα.

Ainsi le fils de Pélée se souvient de sa vengeance, avant de se rappeler son ennemi. Si Priam eût d'abord nommé Hector, Achille eût soudain songé à Patrocle ; mais ce n'est plus Hector qu'on lui présente, c'est un cadavre déchiré, ce sont de misérables restes livrés aux chiens et aux vautours ; encore ne les lui montre-t-on qu'avec une excuse : *Il combattait pour la patrie*, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης. L'orgueil d'Achille est satisfait d'avoir triomphé d'un frère, qui seul défendait *ses frères et les murs de Troie.*

Enfin Priam, après avoir parlé des hommes au fils de Thétis, lui rappelle les *justes* Dieux, et le ramène une dernière fois au souvenir de Pélée. Le

trait qui termine la prière du monarque d'Ilion, est du plus haut sublime dans le genre pathétique.

CHAPITRE V.

Suite DU PÈRE.

Lusignan.

Nous trouverons dans *Zaïre*, un père à opposer à *Priam*. A la vérité les deux scènes ne se peuvent comparer, ni pour la force du dessin, ni pour la beauté de la poésie ; mais le triomphe du christianisme n'en sera que plus grand, puisque lui seul, par le charme de ses souvenirs, peut lutter contre tout le génie d'Homère. M. de Voltaire lui-même ne se défend pas d'avoir cherché son succès dans la puissance de ce charme, puisqu'il écrit, en parlant de Zaïre : « *Je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir*

de plus pathétique et de plus intéressant (1). » Cet antique Croisé, chargé de malheur et de gloire, et resté fidelle à sa religion au fond des cachots; ce Lusignan qui supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères, offre une scène merveilleuse, dont le ressort gît tout entier dans la morale évangélique et dans les sentimens chrétiens.

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux ! — C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi...
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines.

(1) Œuv. complèt. de Volt. tom. 78. *Corresp. gén.* lett. 67, p. 119. Edit. 1785.

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens
comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi :
C'est le sang des martyrs. – O fille encor trop
chère !
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta
mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au
jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut
des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blas-
phèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux
mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes
maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père.

Une religion qui fournit de pareilles beautés à son ennemi, mériterait pourtant d'être entendue avant d'être condamnée. L'antiquité ne présente rien de cet intérêt, parce qu'elle n'avait pas un pareil culte. Le polythéisme ne s'opposant point aux passions, ne pouvait amener ces combats intérieurs de l'ame, si communs sous la loi évangélique, et d'où naissent les situations les plus touchantes. Le caractère mélancolique du christianisme augmente encore puissamment le charme de Zaïre. Si Lusignan ne rappelait à sa fille que des dieux heureux, les banquets et les joies de l'Olympe, tout cela serait d'un faible intérêt pour elle, et ne formerait qu'un contre-sens dur, avec les tendres émotions que le poëte cherche à exciter. Mais les malheurs de Lusignan, mais son sang, mais ses souffrances se mêlent aux malheurs, au sang et aux souffrances de Jesus-Christ. Zaïre pourrait-elle renier son

Rédempteur au lieu même où il s'est sacrifié pour elle? La cause d'un père et celle d'un Dieu se confondent; les vieux ans de Lusignan, le sang des martyrs, deviennent une partie même de l'autorité de la religion; la Montagne et le Tombeau crient : ici tout est tragique, les lieux, l'homme et la Divinité.

CHAPITRE VI.

LA MÈRE.

Andromaque.

Vox in Rama audita est, dit Jérémie (1), *ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* « Une voix a été entendue sur la montagne, avec des pleurs et de grands gémissemens :

(1) Cap. 31, v. 15.

c'est Rachel pleurant ses fils, et elle n'a pas voulu être consolée, *parce qu'ils ne sont plus.* » Comme ce *quia non sunt* est beau ! c'est toute la mère (1). Certes une religion qui a consacré un pareil mot, connaît bien le cœur maternel.

Le culte de la Vierge et l'amour de Jesus-Christ pour les enfans, prouvent encore que l'esprit du christianisme a une tendre sympathie avec le génie des mères. Ici nous nous proposons d'ouvrir un nouveau sentier à la critique, en cherchant dans les sentimens d'une mère *païenne*, peinte par

(1) Nous avons suivi le latin de l'Evangile de saint Matthieu. Nous ne voyons pas pourquoi Sacy a traduit *Rama* par *Rama*, une ville. *Rama* hébreu, (d'où le mot ῥαδαμνος des Grecs) se dit d'une branche d'arbre, d'un bras de mer, d'une chaîne de montagnes. Ce dernier sens est celui de l'hébreu, et la Vulgate le dit dans Jérémie : *vox in excelso.*

un auteur *moderne*, les traits *chrétiens* que cet auteur a pu répandre dans son tableau ; sans s'en appercevoir lui-même. Pour démontrer l'influence d'une institution morale ou religieuse sur le cœur de l'homme, il n'est pas nécessaire que l'exemple rapporté, soit pris à la racine même de cette institution. Il suffit qu'il en décèle le génie ; et c'est ainsi que l'*élysée*, dans le *Télémaque*, est visiblement un *paradis chrétien*.

Or, les sentimens les plus touchans de l'*Andromaque* de Racine, émanent pour la plupart d'un poëte *chrétien*. L'*Andromaque* de l'Iliade est plus épouse que mère ; celle d'Euripide a un caractère à-la-fois rampant et ambitieux, qui détruit le caractère maternel ; celle de Virgile est tendre et mélancolique, mais c'est moins encore la mère que l'épouse : la veuve d'Hector ne dit pas *Astyanax ubi est*, mais *Hector ubi est*.

L'*Andromaque* de Racine est plus sensible, plus intéressante de toute façon que l'*Andromaque* antique. Ce vers si simple et si aimable,

« Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui. »

est le mot d'une femme chrétienne : cela n'est point dans le goût des Grecs, et encore moins des Romains. L'*Andromaque* d'Homère gémit sur ses propres infortunes, et sur les malheurs futurs d'Astyanax; mais elle songe à peine à lui dans le présent. La mère, sous notre culte, plus tendre, sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins, en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtaient pas long-temps les yeux sur l'enfance ; il semble qu'ils trouvaient quelque chose de trop naïf dans les langes d'un berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Evangile qui ait osé nommer, sans rougir, les *petits enfans* (*parvuli*) (1),

(1) Matth. c. XVIII, v. 3.

et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum : quem cùm complexus esset, ait illis :
Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine meo, me recepit.

Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit :
Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit. (1)

Lorsque la veuve d'Hector dit à Céphise, dans Racine :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Qui ne reconnaît la chrétienne ? C'est le *deposuit potentes de sede*. L'antiquité ne parle pas de cette sorte, car elle n'imite que les sentimens *naturels ;* or, les sentimens exprimés dans ces vers de Racine, *ne sont point purement dans la nature ;* ils contredisent au contraire la voix du cœur.

(1) Marc. c. IX, v. 35.

Hector ne conseille point à son fils d'avoir *de ses aïeux un souvenir modeste ;* en élevant Astyanax vers le Ciel, il s'écrie :

Ζεῦ ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι,
Παῖδ' ἐμὸν, ὡς καὶ ἐγώπερ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν,
Ὧδε βίην, τ' ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίου ἶφ' ἀνάσσειν.
Καί ποτέ τις εἴπῃσι, Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων
Ἐκ πολέμου ἀνιόντα, etc. (1)

« O Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, que mon fils règne, comme moi, sur Ilion, et faites qu'il obtienne l'empire entre les guerriers. Qu'en le voyant revenir tout chargé des dépouilles de l'ennemi, on s'écrie : Celui-ci est encore plus vaillant que son père ! »

Enée dit à Ascagne ;

Et te, animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector. (2)

---

(1) Il. lib. VI, v. 476.
(2) Æn. lib. XII.

A la vérité, l'Andromaque moderne s'exprime à-peu-près ainsi sur les aïeux d'Astyanax. Mais après ce vers,

« Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté. »

elle ajoute :

« Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. »

Or, de tels préceptes sont directement opposés au cri de l'orgueil ; on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette humilité que le christianisme a répandue dans les sentimens, et qui a changé pour nous le rapport des passions, comme nous le dirons bientôt, perce à travers tout le rôle de la moderne Andromaque. Si la veuve d'Hector dans l'Iliade se représente l'humble destinée qui attend son fils, il y a je ne sais quoi de bas dans la peinture qu'elle fait de sa future misère.

remporté une gloire signalée ! Nous avons tué le divin Hector ; c'est de même que les Saliens, célébrant la fête d'Hercule, s'écrient brusquement dans Virgile : *Tu nubigenas, invicte, bimembres*, etc. *C'est toi qui domptas les deux centaures, fils d'une nuée*, etc.

Cet hymne à la foi conjugale, met le dernier trait au tableau de Milton, et achève la peinture des amours de nos premiers pères. (1)

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche la longueur de cette citation. « Dans tous les autres poëmes, dit

(1) Il y a encore un autre passage où ces amours sont décrites : c'est au VIII.e livre, lorsqu'Adam raconte à Raphaël les premières sensations de sa vie, ses conversations avec Dieu sur la solitude, la formation d'Eve, et sa première entrevue avec elle. Ce morceau n'est point inférieur à celui que nous venons de citer, et doit aussi toute sa beauté à une religion sainte et pure.

M. de Voltaire, l'amour est regardé comme une faiblesse; dans Milton seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste, le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion. Il transporte le lecteur dans le jardin des délices. Il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam et Eve sont remplis. Il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue; et comme il n'y a pas d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a pas d'une pareille poésie.(1) »

Si l'on compare les amours d'Ulysse et de Pénélope à celles d'Adam et d'Eve, on trouve que la simplicité d'Homère est plus ingénue, celle de Milton plus magnifique. Ulysse, bien que roi et héros, a toutefois quelque chose de rustique; ses ruses, ses attitudes, ses paroles ont un caractère

(1) Essai sur la poésie épique, chap. 9.

agreste et naïf. Adam, quoiqu'à peine né et sans expérience, est déjà le parfait modèle de l'homme : on sent qu'il n'est point sorti des entrailles infirmes d'une femme, mais des mains vivantes de Dieu. Il est noble, majestueux, et tout-à-la-fois plein d'innocence et de génie ; il est tel que le peignent les livres saints, digne d'être respecté par les anges, et de se promener dans la solitude avec son Créateur.

Quant aux deux épouses, si Pénélope est plus réservée, et ensuite plus tendre que notre première mère, c'est qu'elle a été éprouvée par le malheur, et que le malheur rend défiant et sensible. Eve, au contraire, s'abandonne, elle est communicative et séduisante ; elle a même un léger degré de coquetterie. Et pourquoi serait-elle sérieuse et prudente comme Pénélope ? tout ne lui sourit-il pas ? Si le chagrin ferme l'ame, la félicité la di-

late : dans le premier cas, on n'a pas assez de déserts où cacher ses peines ; dans le second, pas assez de cœurs à qui raconter ses plaisirs. Cependant Milton n'a pas voulu peindre son Eve parfaite; il l'a représentée irrésistible par les charmes, mais un peu indiscrète et amante de paroles, afin qu'on prévît le malheur où ce défaut va l'entraîner. Au reste, les amours de Pénélope et d'Ulysse, sont pures et sévères, comme doivent l'être celles de deux époux.

C'est ici le lieu de remarquer que dans la peinture des voluptés, la plupart des grands poëtes antiques ont à-la-fois une nudité et une chasteté qui étonnent. Rien de plus pudique que leur pensée, rien de plus libre que leur expression : nous, au contraire, nous bouleversons les sens, en ménageant les yeux et les oreilles. D'où naît cette magie des anciens, et pourquoi une Vénus de Praxitèle toute nue,

charme-t-elle plus notre esprit que nos regards? C'est qu'il y a un beau idéal, qui touche plus à l'ame qu'à la matière. Alors le génie seul, et non le corps, devient amoureux; c'est lui qui brûle de s'unir étroitement au chef-d'œuvre. Toute ardeur terrestre s'éteint, et est absorbée par une tendresse plus divine : l'ame échauffée se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers, dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme.

Mais ni l'amour de Pénélope et d'Ulysse, ni celle de Didon pour Enée, ni celle d'Alceste pour Admète, ne peut être comparée à la tendresse que déclare le grand couple d'Eden. La vraie religion a pu seule donner le caractère d'une amour aussi sainte, aussi sublime. Quelle association d'idées! l'Univers naissant, les mers s'épouvantant pour ainsi dire de leur propre immensité, les soleils hésitant

comme effrayés dans leurs nouvelles carrières, les anges attirés par ces merveilles, Dieu regardant encore son récent ouvrage; et deux Etres, moitié esprit, moitié argile, étonnés de leurs corps, plus étonnés de leurs ames, faisant à-la-fois l'essai de leurs premières pensées, et l'essai de leurs premières amours!

Pour rendre le tableau parfait, Milton a eu l'art d'y placer l'esprit de ténèbres, comme une grande ombre. L'ange rebelle épie les deux nobles créatures: il apprend de leurs bouches le fatal secret, il se réjouit de leur malheur à venir; et toute cette peinture de la félicité de nos pères, n'est réellement que le premier pas vers d'affreuses calamités. Pénélope et Ulysse rappellent un malheur passé; Eve et Adam montrent des maux près d'éclore. Tout drame pèche essentiellement par la base, s'il offre des joies sans mélange de chagrins évanouis, ou

de chagrins à naître. Un bonheur absolu nous ennuie ; un malheur absolu nous repousse : le premier est dépouillé de morale et de pleurs ; le second, d'espérance et de sourires. Si vous remontez de la douleur au plaisir (comme dans la scène d'Homère), vous serez plus touchant, plus mélancolique, parce que l'ame rêve alors dans le passé, et se repose dans le présent ; si vous descendez au contraire de la prospérité aux larmes, comme dans la peinture de Milton, vous serez plus triste, plus poignant, parce que le cœur s'arrête à peine dans le présent, et anticipe déjà les maux qui le menacent. Il faut donc toujours dans nos tableaux unir le bonheur à l'infortune, et faire la somme des maux un peu plus forte que celle des biens, comme dans la nature. Deux liqueurs sont mêlées dans la coupe de la vie, l'une douce et l'autre amère : mais outre l'amertume de la seconde,

il y a encore la lie, que les deux liqueurs déposent également au fond du vase.

CHAPITRE IV.

LE PÈRE.

Priam.

Du caractère de l'*époux*, passons à celui du *père ;* considérons la paternité dans les deux positions les plus sublimes et les plus touchantes de la vie, la vieillesse et le malheur. Priam, ce monarque tombé du sommet de la gloire, et dont les grands de la terre avaient recherché les faveurs, *dum fortuna fuit ;* Priam, les cheveux souillés de cendres, le visage baigné de pleurs, seul au milieu de la nuit, a pénétré dans le camp des Grecs. Humilié aux genoux de l'impitoyable Achille, baisant les mains terribles, les mains dévorantes (ἀνδρόφονυς, *qui dévorent les hommes*) qui fumèrent tant de fois

du sang de ses fils, il redemande le corps de son Hector :

Μνῆσαι πατρὸς σεῖο, ... ;
. . . .
. . . . . . στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

« Souvenez-vous de votre père, ô Achille, semblable aux dieux ! il est accablé d'années, et comme moi au dernier terme de la vieillesse. Peut-être en ce moment même est-il accablé par de puissans voisins, sans avoir auprès de lui personne pour le défendre. Et cependant lorsqu'il apprend que vous vivez, il se réjouit dans son cœur; chaque jour il espère revoir son fils de retour de Troie. Mais moi, le plus infortuné des pères, de tant de fils que je comptais dans la grande Ilion, je ne crois pas qu'un seul me soit resté. J'en avais cinquante, quand les Grecs descendirent sur ces rivages. Dix-neuf étaient sortis des mêmes entrailles; différentes captives m'avaient donné les autres : la plupart ont fléchi sous le cruel Mars. Il y en avait un qui, seul, défendait ses frères et Troie. Vous venez de le tuer, combattant pour sa patrie.... Hector. C'est pour lui que je viens à la flotte des Grecs; je viens racheter son

corps, et je vous apporte une immense rançon. Respectez les Dieux, ô Achille ! ayez pitié de moi; souvenez-vous de votre père. Oh ! combien je suis malheureux ! nul infortuné n'a jamais été réduit à cet excès de misère ; je baise les mains qui ont tué mes fils ! »

Que de beautés dans cette prière ! quelle scène étalée aux yeux du lecteur ! la nuit, la tente d'Achille, ce héros pleurant Patrocle auprès du fidelle Automédon, Priam apparaissant au milieu des ombres, et se précipitant aux pieds du fils de Pélée ! Là, sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars et les deux mules qui apportent les présens du vieux souverain de Troie, et à quelque distance, les restes défigurés du généreux Hector, sont abandonnés sans honneur, sur le rivage de l'Hellespont.

Etudiez le discours de Priam : vous verrez que le second mot prononcé par l'infortuné monarque, est celui de père, πατρὸς ; la seconde pensée,

dans le même vers, est un éloge pour l'orgueilleux Achille, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ, *Achille semblable aux Dieux.* Priam doit se faire une grande violence, pour parler ainsi au meurtrier d'Hector : il y a une profonde connaissance du cœur humain dans tout cela.

L'image la plus tendre que le monarque infortuné pouvait offrir au violent fils de Pélée, après lui avoir rappelé son père, était sans doute l'âge de ce même père. Jusque-là, Priam n'a pas encore osé dire un mot de lui-même ; mais soudain se présente un rapport qu'il saisit avec la simplicité la plus touchante : *comme moi*, dit-il, *il touche au dernier terme de la vieillesse*. Ainsi Priam ne parle encore de lui qu'en se confondant avec Pélée, qu'en forçant Achille à ne voir que son propre père dans un roi suppliant et malheureux. L'image du délaissement du vieux roi, *peut-être accablé par de puissans voisins* pen-

obligent donc à prendre les acteurs de la tragédie dans une condition élevée. Mais si la personne doit être *distinguée*, sa douleur doit être *commune*, c'est-à-dire, d'une nature à être sentie de *tous*. Or, c'est en ceci que Zaïre nous paraît plus touchante qu'Iphigénie.

Que la fille d'Agamemnon meure pour faire partir une flotte, le spectateur ne peut guère s'intéresser à ce motif. Mais la raison presse dans Zaïre, et chacun peût éprouver le combat d'une passion contre un devoir. De-là dérive cette grande règle dramatique : qu'il faut, autant que possible, fonder l'intérêt de la tragédie, non sur une *chose*, mais sur un *sentiment*, et que le personnage doit être *éloigné* du spectateur par *son rang*, mais *près* de lui par *son malheur*.

Nous pourrions maintenant chercher dans le sujet d'Iphigénie, traité par Racine, les touches du pinceau

chrétien ; mais le lecteur est sur la voie de ces études, et il peut la sûivre sans guide : nous ne nous arrêterons plus que pour faire une observation.

Le père Brumoy a remarqué qu'Euripide, en donnant à l'Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé, selon la nature, que Racine, dont Iphigénie semble trop résignée. L'observation est bonne de soi ; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne, que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon étouffant tout-à-

coup sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent : il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versait pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut sur-tout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine.

La religion chrétienne est si heureusement formée, qu'elle est elle-même une véritable poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent les martyrs chez nos peintres, les chevaliers chez nos poëtes, etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir dans le christianisme la même vigueur que celle de la vertu, puisqu'il est vrai que le crime augmente, en raison du plus

grand nombre de liens que le coupable a rompus. Ainsi les Muses, qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus, ou au-dessous de l'homme.

Pour achever le cercle des caractères *naturels*, il faudrait parler de l'amitié fraternelle ; mais tout ce que nous avons dit du *fils* et de la *fille*, s'applique également à deux *frères*, ou à un *frère* et à une *sœur*. Au reste, c'est dans l'Ecriture qu'on trouve l'histoire de Caïn et d'Abel, cette grande et première tragédie qu'ait vue le monde, et nous parlerons ailleurs de Joseph et de ses frères.

Enfin, le christianisme n'enlevant rien au poëte des caractères *naturels*, tels que pouvait les représenter l'antiquité, et lui offrant de plus son *influence* dans ces mêmes caractères, augmente nécessairement la *puissance*,

puisqu'il augmente le *moyen*, et multiplie les *beautés* dramatiques, en multipliant les *sources* dont elles émanent.

CHAPITRE IX.

CARACTÈRES SOCIAUX.

Le Prêtre.

CES caractères, que nous avons nommés *sociaux*, se réduisent à deux pour le poëte, le *prêtre* et le *guerrier*.

Si nous n'avions pas consacré à l'histoire du clergé et de ses bienfaits, la quatrième partie de notre ouvrage, il nous serait aisé de faire voir à présent, combien le caractère du prêtre, dans notre religion, offre plus de variété et de grandeur que le caractère du prêtre dans le polythéisme. Quels beaux tableaux à tracer depuis le pasteur du hameau, jusqu'au Pontife qui ceint la triple couronne pastorale ; depuis le curé de ville, jusqu'à l'anachorète du

rocher ; depuis le Chartreux et le Trapiste, jusqu'au docte Bénédictin ; depuis le missionnaire et cette foule de religieux consacrés à tous les maux de l'humanité, jusqu'au prophète inspiré de l'antique Sion ! Les vierges ne sont pas moins nombreuses : ces filles hospitalières, qui consument leur jeunesse et leurs graces au service de nos douleurs ; ces habitantes du cloître, qui élèvent à l'abri des autels les épouses futures des hommes, en se félicitant de porter elles-mêmes les chaînes du plus doux des époux ; toute cette innocente famille sourit agréablement aux Neuf Sœurs de la fable. Dans l'antiquité, tout se réduisait, pour le poëte, à un grand-prêtre, à un devin, à une vestale, à une sibylle ; encore ces personnages n'étaient mêlés qu'accidentellement au sujet, tandis que le prêtre chrétien peut jouer un des rôles le plus important de l'épopée.

M. de la Harpe a montré dans Mélanie, ce que peut devenir le caractère d'un simple curé, traité par un habile écrivain. Shakpeare, Richardson, Goldsmit, ont mis le prêtre en scène avec plus ou moins de bonheur. Quant aux pompes extérieures, quelle religion en offrit jamais d'aussi magnifiques que les nôtres? La Fête-Dieu, Noël, Pâques, toute la Semaine sainte, la fête des Morts, les Funérailles, la Messe, et mille autres cérémonies, fournissent un vaste sujet de descriptions superbes ou touchantes (1). Certes les Muses modernes qui se plaignent du christianisme, ne connaissent pas toutes ses richesses. Le Tasse a décrit une procession dans la Jérusalem, et c'est un des plus beaux tableaux de son poëme. Enfin, le sacrifice antique n'est pas même

(1) Nous parlerons de toutes ces fêtes dans la partie *du Culte*.

banni du sujet chrétien ; car il n'y a rien de plus facile, au moyen d'un épisode, d'une comparaison ou d'un souvenir, de rappeler un sacrifice de l'ancienne loi.

CHAPITRE X.

Suite DU PRÊTRE.

La Sibylle. — Joad.

Parallèle de Virgile et de Racine.

ENÉE va consulter la sibylle : arrêté au soupirail de l'antre, il attend les paroles de la prophétesse.

. . . . *Quum virgo, poscere fata*, etc.

« Alors la vierge : le Dieu ! voilà le Dieu ! Elle dit, etc. »

Enée la soulage par une prière ; la sibylle lutte encore ; enfin le dieu la dompte : les cent portes de l'antre

s'ouvrent en mugissant, et ces paroles nagent dans les airs :

O tandem magnis pelagi defuncte periclis ! etc.

« Ils ne sont plus les périls de la mer, mais quel danger sur la terre ! etc. »

Quelle fougue, lorsque le dieu commence à agiter la sibylle ! Remarquez la rapidité de ces tours : *deus, ecce deus.* Elle touche, elle saisit l'Esprit, elle en est surprise : *le dieu ! voilà le dieu !* c'est son cri. Ces expressions, *non vultus*, *non color unus*, peignent excellemment le trouble de la prophétesse. Les tours *négatifs* sont particuliers à Virgile, et l'on peut remarquer, en général, qu'ils sont fort multipliés chez les écrivains d'un génie mélancolique. Ne serait-ce point que les ames tendres et tristes sont naturellement portées à se plaindre, à désirer, à douter, à s'exprimer avec une sorte de timidité, et que la

plainte, le désir, le doute et la timidité, sont des *privations* de quelque chose? L'homme sensible ne dit pas avec assurance, *je connais les maux*; mais il dit comme Didon, *non ignara mali.* Enfin, les images favorites des poëtes mélancoliques, sont presque toutes empruntées d'objets *négatifs*, tels que le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux, qui ne sont que, l'absence du bruit, de la lumière, des hommes, et des inquiétudes de la vie. (1)

---

(1) Ainsi Euryale en parlant de sa mère, dit:

. . . *Genitrix.* . . . .
. . . . *Quam miseram tenuit* non *Ilia tellus*
Mecum excedentem, non *mœnia regis Acestæ.*

« Ma mère infortunée qui a suivi mes pas, et que n'ont pu retenir, *ni* les rivages de la patrie, *ni* les murs du roi d'Aceste. »

Il ajoute un instant après:

. . . . Nequeam *lacrymas perferre parentis.*

Quelle que soit la beauté des vers de Virgile, la poésie chrétienne nous offre encore quelque chose de très-supérieur. Le grand-prêtre des Hébreux, prêt à couronner Joas, est saisi de l'esprit divin dans le temple de Jérusalem.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peût les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

« Je *ne* pourrais résister aux larmes de ma mère. »

Volcens va percer Euryale ; Nisus s'écrie :

. . . . . *Me*, *me* (*adsum qui feci*) . . .
. . . *Mea fraus omnis* : Nihil *iste* nec *ausus*,
Nec *potuit* . . . .

« Moi, moi. Le crime est à moi; *rien* à lui : il *n*'a osé, *ni* pu le commettre ! » Le mouvement qui termine cet admirable épisode est aussi de nature négative.

Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs
rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint
effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes
yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
. . . .
Cieux, écoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.
. . . .
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il
changé ?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés :
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des
flammes.

Jérusalem,

misère. L'humilité, dans notre religion, est aussi noble qu'elle est touchante. Le chrétien se soumet aux conditions les plus dures de la vie ; mais on sent qu'il ne cède que par un principe de vertu ; qu'il ne s'abaisse que sous la main de Dieu, et non sous celle des hommes ; il conserve sa dignité dans les fers : fidelle à son maître sans lâcheté, il méprise des chaînes qu'il ne doit porter qu'un moment, et dont la mort viendra bientôt le délivrer ; il n'estime les choses de la vie, que comme des songes ; et supporte sa condition sans se plaindre, parce que la liberté et la servitude, la prospérité et le malheur, le diadème et le bonnet de l'esclave, sont peu différens à ses yeux.

CHAPITRE VII.

LE FILS.

Gusman.

LE Théâtre de M. de Voltaire va nous fournir encore l'exemple d'un autre caractère chrétien, le caractère du fils. Ce n'est ni le docile Télémaque avec Ulysse, ni le fougueux Achille avec Pélée : c'est un jeune homme passionné, dont la religion combat et subjugue les penchans.

Alzire a quelque chose de céleste ; on y plane au milieu de ces belles régions de la morale chrétienne, qui s'élevant au-dessus de la morale du vulgaire, est d'elle-même une divine poésie. La paix qui règne dans l'ame d'Alvarez, n'est point la seule paix de la nature. Que l'on suppose Nestor cherchant à modérer les passions d'Antiloque ; il tirerait des exemples de

jeunes-gens qui se sont perdus pour n'avoir pas voulu écouter leurs pères; puis, joignant à ces exemples quelques maximes connues sur l'indocilité de la jeunesse et sur l'expérience des vieillards, il couronnerait ses remontrances par son propre éloge, et par un regret sur les jours du vieux temps.

L'autorité qu'emploie Alvarez, est d'une toute autre espèce : il met en oubli son âge et son pouvoir paternel, pour ne se faire entendre qu'au nom de la religion. Il ne cherche pas à détourner Gusman d'un crime *partilier ;* il lui prêche une vertu *générale*, la *charité*, sorte d'humanité sublime, que le Fils de l'Homme a fait descendre sur la terre, et qui n'y habitait point avant sa venue (1). Enfin Alva-

(1) Les anciens eux-mêmes, devaient à leur culte, le peu d'humanité qu'on remarque chez eux : l'hospitalité, le respect pour les supplians et pour les malheureux, tenaient à des

rez, commandant à son fils comme *père*, et lui obéissant comme *sujet*, est un de ces traits de haute morale, aussi supérieure à la morale des anciens, que les Evangiles surpassent les dialogues de Socrate, pour l'enseignement des vertus.

Achille mutile son ennemi, et l'insulte après l'avoir abattu. Gusman est aussi fier que le fils de Pélée : percé de coups par la main de Zamore, expirant à la fleur de l'âge, perdant à-la-fois une épouse adorée et le commandement d'un vaste empire, maître de faire périr son meurtrier, voici l'arrêt qu'il prononce : admirable triomphe de la religion et de l'exemple paternel sur un fils chrétien.

---

idées religieuses. Afin que le misérable trouvât quelque pitié sur la terre, il fallait que Jupiter s'en déclarât le protecteur ; tant l'homme est féroce sans la religion !

(A Alvarez.)

Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre ; il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé ;
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé :
J'étais maître en ces lieux ; seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi ; sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(A Montèze, qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes,
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des Dieux que nous servons, connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

A quelle religion appartiennent cette morale et cette mort ? Il règne ici un *idéal de vérité*, au-dessus de tout *idéal poétique*. Quand nous disons un *idéal de vérité*, ce n'est point une exagération ; on sait que ces vers,

Des Dieux que nous servons connais la différence, etc.

sont les paroles mêmes de François de Guise. (1) Quant au reste de la tirade,

(1) On ignore assez généralement que M. de Voltaire ne s'est servi des paroles de François de Guise, qu'en les empruntant d'un autre poëte ; Rowe en avait fait usage avant lui dans son *Tamerlan*, et l'auteur d'*Alzire*

c'est toute la substance de la morale évangélique :

Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
. . . .
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au
cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

Un trait seul n'est pas chrétien dans ce morceau :

Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des
lois.

M. de Voltaire a voulu faire reparaître ici la nature et le caractère orgueilleux de Gusman : l'intention dramatique est heureuse ; mais, prise comme beauté *absolue*, le sentiment exprimé dans ce vers est bien petit, au

---

s'est contenté de traduire, mot pour mot, le tragique Anglais :

Now learn the difference, 'twixt thy faith and
mine....
Thine bids thee lift thy dagger to my throat;
Mine can forgive the wrong, and bid thee live.

milieu des hauts sentimens dont il est environné ! Telle se montre toujours la *pure nature*, auprès de la *nature chrétienne*. M. de Voltaire est bien ingrat d'avoir calomnié ce culte qui lui a fourni des scènes si pathétiques, et ses plus beaux titres à l'immortalité. Il aurait toujours dû se rappeler ce vers, qu'il avait fait sans doute par un mouvement involontaire d'admiration :

> Quoi donc ! les vrais chrétiens auraient tant de vertus !

Ajoutons tant de *génie*, tant de *beautés poétiques*.

CHAPITRE VIII.

LA FILLE.

Iphigénie et Zaïre.

IPHIGÉNIE et *Zaïre* nous donneront, pour le caractère de la *fille*, un parallèle intéressant. L'une et l'autre, sous le joug de l'autorité paternelle, se dévouent à la religion de leur pays.

Agamemnon, il est vrai, exige d'Iphigénie le double sacrifice de son amour et de sa vie, et Lusignan ne demande à Zaïre que d'oublier son amour; mais pour une femme passionnée, vivre, et renoncer à l'objet de ses vœux, c'est peut-être une condition plus douloureuse que la mort. Les deux situations peuvent donc se balancer, quant à l'intérêt *naturel*: voyons s'il en est ainsi de l'intérêt *religieux*.

Agamemnon, en obéissant aux Dieux, ne fait après tout qu'immoler sa fille à son ambition : un oracle qui demande du sang, afin d'obtenir un vent favorable, révolte l'esprit sans toucher le cœur. Pourquoi la jeune Grecque se soumettrait-elle à Jupiter? N'est-ce pas un tyran qu'elle doit détester? Le spectateur prend parti pour Iphigénie contre le Ciel. La pitié et la terreur s'appuient donc uniquement sur les situations *naturelles*; et si vous pouviez retrancher la religion de la

pièce, il est évident que l'effet théâtral resterait le même.

Mais dans Zaïre, si vous touchez à la religion, tout est détruit. Jesus-Christ n'a pas soif de sang; il ne veut que le sacrifice d'une passion. A-t-il le droit de le demander ce sacrifice? Eh! qui pourrait en douter? N'est-ce pas pour racheter Zaïre, qu'il a été attaché à une croix; qu'il a supporté l'insulte, les dédains et les injustices des hommes; qu'il a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume? Et Zaïre irait donner son cœur et sa main à ceux qui ont persécuté ce Dieu charitable! à ceux qui tous les jours immolent des chrétiens! à ceux qui retiennent dans les fers ce vieux successeur de Bouillon, ce défenseur de la foi, ce *père* de Zaïre! Certes, la religion n'est pas inutile ici, et qui la supprimerait, anéantirait la pièce. Lusignan ne pourrait avoir aucun motif raisonnable de refuser sa fille au maître

de Jérusalem. Que Zaïre déclare que Lusignan est son père, et Nérestan son frère; qu'elle reçoive la main d'Orosmane, et tous les malheurs finissent à-la-fois. Quel obstacle invincible empêche un dénouement si simple et si heureux? Un seul mot, la *religion:* et de ce mot résulte une des situations les plus attachantes, qui soient au théâtre.

Au reste, il nous semble que Zaïre, comme *tragédie*, est encore plus intéressante qu'Iphigénie, pour une raison que nous essayerons de développer : ceci nous oblige de remonter aux principes de l'art.

Il est certain qu'on ne doit élever sur le cothurne que des personnages pris dans les hauts rangs de la société. Cela tient à de certaines convenances, que les beaux-arts, d'accord avec le cœur humain, savent découvrir. Le tableau des infortunes que nous éprouvons nous-mêmes, nous afflige sans

Cette définition s'applique également au beau idéal *moral* et au beau idéal *physique*. Celui-ci se forme, en cachant avec adresse la partie infirme des objets ; l'autre, en dérobant à la vue certains côtés faibles de l'ame : *l'ame* a ses besoins honteux, et ses bassesses comme le corps.

Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, qu'il n'y a que l'homme qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature, et comme approchant de la Divinité. On ne s'avise pas de peindre le *beau idéal* d'un cheval, d'un aigle, d'un lion. Ceci nous fait entrevoir une preuve merveilleuse de la grandeur de nos fins et de l'immortalité de notre ame.

La société où la morale atteignit le plutôt tout son développement, dut atteindre le plus vîte au *beau idéal moral*, ou, ce qui revient au même, au *beau idéal des caractères;* or, c'est ce qui distingue éminem-

ment les sociétés formées dans la religion chrétienne. Il est étrange, et cependant rigoureusement vrai, que tandis que nos pères étaient des barbares pour tout le reste, la morale, au moyen de l'Evangile, s'était élevée chez eux à son dernier point de perfection: de sorte que l'on vit des hommes (si nous osons nous exprimer ainsi) à-la-fois sauvages par le corps, et civilisés par l'ame.

C'est ce qui fait la beauté des temps chevaleresques, et leur donne la supériorité, tant sur les siècles héroïques, que sur les siècles tout-à-fait modernes.

Car si vous entreprenez de peindre les premiers âges de la Grèce, autant la simplicité des mœurs vous offrira des choses agréables, autant les caractères vous choqueront: le polythéisme ne fournit rien pour corriger la nature sauvage, et l'insuffisance des vertus primitives.

Si au contraire vous chantez l'âge moderne, vous serez obligé de bannir toute vérité de votre ouvrage, et de vous jeter à-la-fois dans le beau idéal *moral*, et dans le beau idéal *physique*. Trop loin de la nature et de la religion sous tous les rapports, on ne peut représenter fidellement, ni l'intérieur de nos ménages, ni moins encore le fond de nos cœurs.

La chevalerie seule offre le beau mélange de la *vérité* et de la *fiction*.

D'une part, vous pouvez offrir le tableau des mœurs dans toute sa naïveté : un vieux château, une grande salle, un large foyer, des tournois, des joûtes, des chasses, le son du cor et le bruit des armes, n'ont rien qui heurte le goût, rien qu'on doive ou *choisir* ou *cacher*.

Et d'un autre côté, le poëte chrétien, plus heureux qu'Homère, n'est point forcé de ternir sa peinture, en y plaçant l'homme barbare ou l'homme

naturel; le christianisme lui donne le parfait héros.

Ainsi, tandis qu'il est dans la nature relativement aux objets physiques, il est au-dessus de cette nature, par rapport aux objets moraux.

Or, le *vrai* et l'*idéal* sont les deux grandes sources de tout intérêt poétique, le *touchant* et le *merveilleux*.

CHAPITRE XII.

Suite du Guerrier.

MONTRONS à présent que ces vertus des chevaliers, qui élèvent leur caractère jusqu'au *beau idéal*, sont des vertus véritablement chrétiennes.

Si elles n'étaient que de simples vertus morales, imaginées par le poëte, elles seraient sans mouvement et sans ressort. On en peut juger par Enée, dont Virgile a fait un héros philosophe.

Les vertus purement morales sont froides par essence : ce n'est pas quelque chose d'ajouté à l'ame, c'est quelque chose de retranché ; c'est l'absence du vice, plutôt que la présence de la vertu.

Les vertus religieuses ont des ailes, elles sont passionnées. Non contentes de s'abstenir du mal, elles veulent faire le bien : elles ont l'activité de l'amour, et se tiennent dans une région supérieure, et un peu exagérée. Telles étaient les vertus des chevaliers.

La foi ou la fidélité était leur première vertu ; la fidélité est pareillement la première vertu du christianisme.

Le chevalier ne mentait jamais. — Voilà le chrétien.

Le chevalier était pauvre, et le plus désintéressé des hommes. — Voilà le disciple de l'Evangile.

Le chevalier s'en allait à travers le monde, secourant la veuve et l'orphe-

lin. — Voilà la charité de Jesus-Christ.

Le chevalier était tendre et délicat. Qui lui aurait donné cette douceur, si ce n'était une religion humaine, qui porte toujours au respect pour la faiblesse ? Avec quelle bénignité Jesus-Christ lui-même ne parle-t-il pas aux femmes dans l'Evangile !

Agamemnon déclare brutalement qu'il aime autant Briséïs que son épouse, parce qu'elle fait d'aussi beaux ouvrages.

Un chevalier ne parle pas ainsi.

Enfin, le christianisme a produit la bravoure des héros modernes, si supérieure à celle des héros antiques.

La véritable religion enseigne à tout homme que ce n'est pas par la force du corps qu'on se doit mesurer, mais par la grandeur de l'ame. De-là, le plus faible des chevaliers ne sait ce que c'est que de trembler devant un ennemi ; et quoique certain de recevoir la mort, il n'a pas même la pensée de la fuite.

Cette haute valeur est devenue si commune, que le moindre de nos fantassins est plus courageux que les Ajax, qui fuyaient devant Hector, qui fuyait à son tour devant Achille. Quant à la clémence du chevalier chrétien envers les vaincus, qui peut nier qu'elle découle du christianisme?

Les poëtes modernes ont tiré une foule de traits nouveaux du caractère chevaleresque. Dans la *tragédie*, il suffit de nommer Tancrède, Nemours, Couci, et ce Nérestan, qui apporte la rançon de ses frères d'armes, au moment où on ne l'attendait plus, et se vient rendre prisonnier, parce qu'il ne peut satisfaire à la somme nécessaire pour se racheter lui-même. Les belles mœurs chrétiennes! Et qu'on ne dise pas que c'est une pure invention poétique; il y a cent exemples de chrétiens, qui se sont remis entre les mains des infidelles, ou pour délivrer d'autres chrétiens, ou parce qu'ils ne pouvaient payer l'argent qu'ils avaient promis.

Quant à l'*Epopée*, comme ils sont aimables tous ces chevaliers de la Jérusalem, ce Renaud si brillant, ce Tancrède si généreux, ce vieux Raymond de Toulouse, toujours abattu et toujours relevé ! On est avec eux sous les murs de Solyme ; on croit entendre le jeune Bouillon s'écrier, au sujet d'Armide : « Que dira-t-on à la cour de France, quand on saura que nous avons refusé notre bras à la beauté ? » Pour juger en un moment de la différence immense qui se trouve entre les héros d'Homère et ceux du Tasse, il suffit de jeter les yeux sur le camp de Godefroi et sur les remparts de Jérusalem. D'un côté sont les *chevaliers*, et de l'autre, les *héros antiques*. Soliman même n'a tant d'éclat, que parce que le poëte lui a donné quelques traits de la générosité du chevalier : ainsi le principal héros infidelle emprunte lui-même sa majesté du christianisme.

Mais c'est dans Godefroi qu'il faut admirer le chef-d'œuvre du caractère héroïque. Si Enée veut échapper à la séduction d'une femme, il tient les yeux baissés, *immota tenebat lumina;* il cache son trouble; il répond des choses vagues : « Reine, je ne nie point tes bontés, je me souviendrai d'Elise, » *meminisse Elisæ.*

Ce n'est pas de cet air que le capitaine chrétien écoute les adresses d'Armide : il résiste, car il connaît trop les fragiles appas de ce monde; il continue son vol vers le ciel, *comme l'oiseau rassasié, qui ne s'abat point où une nourriture trompeuse l'appelle.*

> Qual saturo augel, che nôn si cali,
> Ove il cibo mostrando, altri l'invita.

Faut-il combattre, délibérer, appaiser une sédition? Bouillon est partout grand, par-tout auguste. Ulysse frappe Thersite de son sceptre (σκήπτρῳ δὲ μετάφρενον, ἠδὲ καὶ ὤμω πλῆξεν.), et ar-

rête les Grecs, prêts à rentrer dans leurs vaisseaux : mœurs naïves et pittoresques. Mais voyez Godefroi se montrant seul à un camp furieux, qui l'accuse d'avoir fait assassiner un héros ! Quelle beauté noble et touchante dans la prière du vieux capitaine, plein de la conscience de sa vertu ! et comme cette prière fait ensuite éclater l'intrépidité du général, qui, désarmé et tête nue, se présente à une soldatesque effrénée !

Au combat, une sainte et majestueuse valeur, inconnue aux guerriers d'Homère et de Virgile, anime le guerrier chrétien. Enée, couvert de ses armes divines, et debout sur la poupe de sa galère, qui approche du rivage Rutule, est dans une belle attitude épique ; Agamemnon, semblable au Jupiter foudroyant, présente une image pleine de grandeur : mais Godefroi n'est inférieur ni au père des Césars, ni au chef des Atrides, dans le dernier chant de la Jérusalem.

Le soleil vient de se lever ; les armées sont en présence, *comme deux antiques forêts :* les bannières se déroulent aux vents ; les plumes flottent sur les casques ; les habits, les franges, les harnais, les armes, les couleurs, l'or et le fer, étincellent aux premiers feux de la lumière. Monté sur un coursier rapide, Godefroi parcourt les rangs de son armée ; il parle, et son discours est un modèle d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, son visage brille d'un éclat inconnu ; l'ange de la victoire le couvre invisiblement de ses ailes. Bientôt il se fait un profond silence ; les légions se prosternent en adorant celui qui fit tomber Goliath par la main d'un jeune berger. Soudain les trompettes éclatent, les soldats chrétiens se relèvent, et, pleins de la fureur du Dieu des armées, se précipitent sur les bataillons ennemis.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE TROISIÈME.

Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes.

PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Le christianisme a changé les rapports des passions, en changeant les bases du vice et de la vertu.

De l'examen des *caractères*, nous venons à celui des *passions*. On sent bien qu'en traitant des premiers, il nous a été impossible de ne pas toucher

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

Il n'est pas besoin de commentaire.

Puisque Virgile et Racine reviennent si souvent dans notre critique, tâchons de nous faire une idée juste de leurs talens et de leur génie. Ces deux grands poëtes ont tant de ressemblance entre eux, qu'ils pourraient tromper jusqu'aux yeux de la Muse, comme ces deux jumeaux de l'Enéide, qui causaient de douces méprises à leur mère.

Tous deux polissent laborieusement leurs ouvrages, tous deux sont pleins de goût, tous deux hardis et pourtant naturels dans l'expression, tous deux timides dans les caractères d'hommes, tous deux parfaits dans les caractères de femmes, tous deux sublimes dans la peinture des passions; et comme

s'ils s'étaient suivis pas à pas, Racine a fait entendre dans Esther, je ne sais quelle fraîche mélodie, je ne sais quelle voix de quinze années, dont Virgile a pareillement rempli sa seconde églogue; mais toutefois avec la différence qui se trouve entre la voix de la jeune fille, et celle de l'adolescent, entre les soupirs de l'innocence, et ceux d'un honteux amour.

Voilà peut-être en quoi Virgile et Racine se ressemblent; voici peut-être en quoi ils diffèrent.

Le second est en général supérieur au premier, dans l'invention des caractères : Agamemnon, Achille, Oreste, Mithridate, Acomat, sont fort au-dessus de tous les héros de l'Enéide. Enée et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois morceaux : Mézence seul est fièrement dessiné.

Cependant dans les peintures douces et tendres, Virgile retrouve son génie:

Evandre, ce vieux roi d'Arcadie, vivant sous le chaume, et défendu par deux chiens de bergers, au même lieu où les Césars, entourés des gardes prétoriennes, doivent un jour habiter leur palais, le jeune Pallas, le beau Lausus, fils vertueux d'un père criminel, enfin Nisus et Euryale, sont des personnages tout divins.

Dans les caractères de femmes, Racine reprend la supériorité: Agrippine est plus ambitieuse qu'Amate, et Phèdre plus passionnée que Didon.

Nous ne parlons point d'Athalie, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne: c'est l'œuvre le plus parfait du génie inspiré par la religion.

Mais, d'un autre côté, Virgile a l'avantage sur Racine; il est plus rêveur et plus mélancolique. Ce n'est pas que l'auteur de Phèdre n'eût été capable de trouver cette mélodie des soupirs; le rôle d'Andromaque, Bé-

rénice toute entière, quelques stances des cantiques imités de l'Ecriture, plusieurs strophes des chœurs d'Esther et d'Athalie, montrent ce qu'il aurait pu faire dans ce genre. Mais il vécut trop à la ville, et pas assez dans la solitude : la cour de Louis XIV, en épurant son goût, et en lui donnant la majesté des formes, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports ; elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

Nous avons déjà remarqué (1) qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile, fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue; mais ce n'était plus le Romain de la République, aimant son pays, à la manière dure et âpre des Brutus; c'était le Romain de la

(1) Part. I.re, liv. V, avant-dernier chapitre.

monarchie d'Auguste, le rival d'Homère, et le nourrisson des Muses.

Virgile cultiva ce germe de tristesse, en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidens particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et forment souvent la raison secrète de la teinte dominante de notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation (1); il était faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance, et des passions non satisfaites, s'unirent pour lui donner

(1) *Sermone tardissimum, ac pœnè indocto similem.... Facie rusticanâ*, etc.

cette rêverie qui nous charme dans ses écrits.

On ne trouve point dans Racine le *Diis aliter visum*, le *Dulces moriens reminiscitur Argos*, le *Disce puer virtutem ex me — fortunam ex aliis*, le *Lyrnessi domus alta : sola Laurente sepulchrum*. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces mots pleins de mélancolie se trouvent presque tous dans les six derniers livres de l'Enéide, ainsi que les épisodes d'Evandre et de Pallas, de Mézence et de Lausus, de Nisus et d'Euryale. Il semble qu'en approchant du tombeau, le Cygne de Mantoue mit dans ses accens quelque chose de plus céleste, comme ces cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, près d'expirer, avaient, selon Pythagore, une vue intérieure de l'Olympe.

Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures secrètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du

poëte latin, parce qu'il a fait Athalie ; mais le dernier a quelque chose qui remue plus doucement le cœur ; on admire plus l'un, on aime plus l'autre : le premier a des douleurs trop royales, le second parle davantage à tous les rangs de la société : en parcourant les tableaux des vicissitudes humaines, tracés par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Versailles ; ils sont vastes et tristes, mais à travers la solitude croissante, on distingue la main régulière des arts, et les vestiges des grandeurs :

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à de certaines perspectives de la vie ; ils représentent toute la nature ; ce sont les solitudes des forêts, l'aspect des montagnes, les rivages de la mer,

où des femmes exilées *regardent, en pleurant, l'immensité des flots :*

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

CHAPITRE XI.

LE GUERRIER.

Définition du beau idéal.

Les siècles héroïques sont favorables à la poésie, parce qu'ils ont cette vieillesse et cette incertitude de tradition, que demandent les Muses, naturellement un peu menteuses. Nous voyons chaque jour se passer sous nos yeux des choses extraordinaires, sans y prendre aucun intérêt ; mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs, qui sont déjà loin de nous. C'est qu'au fond, les plus grands événemens de la terre sont fort petits en eux-mêmes : notre ame, qui sent ce vice des affaires humaines, et qui

tend sans cesse à l'immensité, tâche de ne les voir que dans le vague, pour les agrandir.

Or, l'esprit des siècles héroïques se forme du mélange d'un état civil encore grossier, et d'un état religieux porté à son plus haut point d'influence. La barbarie et le polythéisme ont produit les héros d'Homère; la barbarie et le christianisme ont enfanté les chevaliers du Tasse.

Qui, des *héros* ou des *chevaliers*, méritent la préférence, soit en morale, soit en poésie? c'est ce qu'il convient d'examiner.

En faisant abstraction du génie particulier des deux poëtes, et ne comparant qu'homme à homme, il nous semble que les personnages de la Jérusalem sont fort supérieurs à ceux de l'Iliade.

Eh! quelle différence entre des chevaliers si francs, si désintéressés, si humains, et des guerriers perfides,

avares, atroces, insultant aux cadavres de leurs ennemis : poétiques enfin par leurs vices, comme les premiers le sont par leurs vertus !

Si par héroïsme, on entend un effort dirigé contre les passions, en faveur de la vertu, c'est sans doute Godefroi, et non pas Agamemnon, qui est le véritable héros. Or, nous demandons pourquoi le Tasse, en peignant les chevaliers, a tracé le modèle du parfait guerrier, tandis qu'Homère, en représentant les hommes des temps héroïques, n'a fait que des espèces de monstres ? C'est que le christianisme a fourni, dès sa naissance, le *beau idéal moral*, ou le *beau idéal des caractères*, et que le polythéisme n'a pu donner ce grand avantage au chantre d'Ilion. Nous arrêterons un peu le lecteur sur ce sujet ; il importe trop au fond de notre ouvrage, pour hésiter à le mettre dans tout son jour.

Il y a deux sortes de *beau idéal*, le beau idéal *moral*, et le beau idéal *physique* : l'un et l'autre sont nés de la société.

Les hommes très-près de la nature, tels que les sauvages, ne les connaissent pas ; ils se contentent, dans leurs chansons, de rendre fidellement ce qu'ils voient. Comme ils vivent au milieu des déserts, leurs tableaux sont nobles et simples ; vous n'y trouvez point de mauvais goût, mais aussi ils sont monotones, et les sentimens qu'ils expriment, ne vont pas jusqu'à l'héroïsme.

Le siècle d'Homère s'éloignait déjà de ces premiers temps. Qu'un sauvage perce un chevreuil de ses flèches ; qu'il le dépouille au milieu de toutes les forêts ; qu'il étende la victime sur les charbons d'un chêne embrasé : tout est poétique dans cette action. Mais dans la tente d'Achille, il y a déjà des *bassins*, des *broches*, des

cher un peu aux secondes ; mais ici, nous nous proposons de parler plus amplement.

S'il existait une religion dont la qualité essentielle fût de poser une barrière aux passions de l'homme, elle augmenterait nécessairement le jeu de ces passions dans le Drame et dans l'Epopée; elle serait, par sa nature même, plus favorable à la peinture des sentimens, que toute autre institution religieuse, qui, ne connaissant point les délits du cœur, n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or, c'est ici le grand avantage de la religion chrétienne sur les cultes de l'antiquité : c'est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice.

Toutes les bases de la morale ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens, depuis la prédication de l'Evangile. Chez les

anciens, par exemple, l'humilité passait pour bassesse, et l'orgueil pour grandeur : chez les chrétiens, au contraire, l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité l'une des premières vertus. Cette seule transmutation de principes, montre la nature humaine sous un jour tout nouveau, et nous devons découvrir dans les passions, des nuances que les anciens n'y voyaient pas.

Donc, pour nous, la racine du mal est la *vanité*, et la racine du bien la *charité;* de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour.

Faites l'application de ce principe, vous en reconnaîtrez la justesse. Pourquoi toutes les passions qui tiennent au courage, sont-elles plus belles chez les modernes que chez les anciens? pourquoi avons-nous donné d'autres proportions à la valeur, et transformé

un mouvement brutal en une vertu? C'est par le mélange de la vertu chrétienne, directement opposée à ce mouvement, l'*humilité*. De ce mélange est née la *magnanimité* ou la *générosité poétique*, sorte de passion (car les chevaliers l'ont poussée jusque-là) totalement inconnue des anciens.

Un de nos plus doux sentimens, et peut-être le seul qui appartienne absolument à l'ame (car tous les autres ont quelque mélange des sens dans leur nature ou dans leur but), c'est l'amitié. Et combien le christianisme n'a-t-il point encore augmenté les charmes de cette passion céleste, en lui donnant pour fondement la *charité*! Jesus-Christ dormit dans le sein de Jean; et sur la croix, avant d'expirer, l'amitié l'entendit prononcer ce mot digne d'un Dieu : *Mater, ecce filius tuus; discipule, ecce mater tua. Mère, voilà ton fils; disciple, voilà ta mère.*

Le christianisme qui a révélé notre double nature, et montré toutes les contradictions de notre être ; qui a fait voir le haut et le bas de notre cœur ; qui lui-même est plein de contrastes comme nous, en nous présentant un homme-dieu, un enfant maître des mondes, le créateur de l'univers sortant du sein d'une créature ; le christianisme, disons-nous, vu sous ce jour des contrastes, est encore, par excellence, la religion de l'amitié. Ce sentiment se fortifie autant par les oppositions que par les ressemblances. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelqu'endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'une différente espèce ; des opinions opposées, des principes semblables ; des haines et et des amours diverses, mais au fond la même sensibilité ; des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts

pareils ; en un mot, de grands contrastes de caractères, et de grandes harmonies de cœur.

Cette douce chaleur, que la *charité* répand dans les passions vertueuses, leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité, l'avenir des sentimens ne passait pas le tombeau, où il venait faire naufrage. Amis, frères, époux, tous se quittaient aux portes de la mort, et sentaient que leur séparation était éternelle; le comble de leur félicité se réduisait à mêler leurs cendres ensemble : mais combien elle devait être douloureuse, une urne qui ne renfermait que des souvenirs ! Le polythéisme avait établi l'homme dans les régions du passé ; le christianisme l'a placé dans les champs de l'espérance. La jouissance des sentimens honnêtes sur la terre, n'est que l'avant-goût des délices dont nous serons comblés. Le principe de nos amitiés n'est point

dans ce monde : deux êtres qui s'aiment ici-bas sont seulement dans la route du Ciel, où ils arriveront ensemble, si la vertu les dirige. De manière que cette forte expression des poëtes, *exhaler son ame dans celle de son ami*, est littéralement vraie pour deux chrétiens. En se dépouillant de leurs corps, ils ne font que se dégager d'un obstacle qui s'opposait à leur union intime, et leurs ames vont se confondre dans le sein de l'Eternel.

Ainsi le christianisme, en nous découvrant les bases sur lesquelles reposent les passions des hommes, n'a pas désenchanté la vie ; bien supérieur en cela à cette fausse philosophie, qui cherche trop à pénétrer la nature de l'homme, et à trouver le fond par-tout. La religion chrétienne n'a soulevé des plis du voile, que ce qui est nécessaire pour nous laisser voir notre route ; mais sur les choses inutiles à nos fins, elle a répandu le doute et les ombres.

Il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abymes du cœur : les vérités qu'il contient, sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective. C'est une grande imprudence que d'appliquer sans cesse son jugement à la partie aimante de son être, de porter l'esprit raisonneur dans les passions. Cette curiosité conduit peu à peu à douter de toutes les choses généreuses ; elle dessèche la sensibilité, et tue pour ainsi dire l'ame : les mystères du cœur sont comme ceux de l'antique Egypte ; tout profane qui cherche à les découvrir, sans y être initié par la religion, est subitement frappé de mort.

CHAPITRE II.

AMOUR PASSIONNÉ.

Didon.

CE que nous appelons proprement amour parmi nous, est un sentiment

dont la haute antiquité a ignoré jusqu'au nom. Ce n'est que dans les siècles modernes qu'on a vu former ce mélange des sens et de l'ame, cette espèce d'amour, dont l'amitié est la partie morale. C'est encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné ; c'est lui qui, tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à jeter de la spiritualité jusque dans le penchant qui en paraissait le moins susceptible. Voilà donc un nouveau moyen de situations poétiques, que cette religion si dénigrée a fourni aux auteurs même qui l'insultent : on peut voir dans une foule de romans, les beautés qu'on a tirées de cette passion demi-chrétienne. Le caractère de Clémentine, par exemple, est un chef-d'œuvre dont l'antiquité n'offre point de modèle. Mais pénétrons dans ce sujet : considérons d'abord l'*amour passionné ;* nous verrons ensuite l'*amour champêtre.*

Cette sorte d'amour n'est ni aussi saint que la piété conjugale, ni aussi gracieux que le sentiment des bergers; mais plus poignant que l'un et l'autre, il dévaste les ames où il règne. Ne s'appuyant point sur la gravité du mariage, ou sur l'innocence des mœurs champêtres, et ne mêlant aucun autre prestige au sien, il est à soi-même sa propre illusion, sa propre folie, sa propre substance. Ignorée de l'artisan trop occupé, et du laboureur trop simple, cette passion n'existe que dans ces rangs de la société, où l'oisiveté nous laisse surchargés de tout le poids de notre cœur, avec son immense amour-propre, et ses éternelles inquiétudes.

Il est si vrai que le christianisme jette une éclatante lumière dans l'abyme de nos passions, que ce sont les orateurs de l'Eglise qui ont peint les désordres du cœur humain avec le plus de force et de vivacité. Quel ta-

bleau Bourdaloue ne fait-il point de l'ambition! Comme Massillon a pénétré dans les replis de nos ames, et exposé au grand jour nos penchans et nos vices! « C'est le caractère de cette passion, (dit cet homme éloquent, en parlant de l'amour) de remplir le cœur tout entier, etc. : on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enivré ; on la retrouve par-tout ; tout en retrace les funestes images ; tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir. (1)

» C'est un désordre, s'écrie le même orateur, dans la *Pécheresse* (2), d'ai-

(1) Massillon, l'*Enfant prodigue*, I.re partie, tome II.

(2) Première partie.

mer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos : car aimer, c'est chercher la félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir : c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens.... (1) Mais cet amour des créatures est suivi des plus cruelles incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime ; on est ingénieux à se rendre malheureux, et à former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies ; plus on est de bonne foi, plus on souffre ; on est

(1) *Id. ibid.* seconde partie.

le martyr de ses propres défiances : vous le savez, et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées. » (1)

Cette grande maladie de l'ame se déclare avec fureur, aussitôt que se montre l'objet qui doit en développer le germe. Didon s'occupe encore des travaux de sa cité naissante : la tempête se lève ; un héros sort de ses flancs. La reine se trouble, un *feu secret* coule dans ses veines ; les imprudences commencent ; les plaisirs suivent ; le désenchantement et le remords viennent après eux. Bientôt Didon est abandonnée ; elle regarde avec horreur autour d'elle, et ne voit que des abymes. Comment s'est-il évanoui cet édifice de bonheur, dont une imagination exaltée avait été l'amoureux architecte, semblable à ces pa-

(1) Seconde partie.

lais

lais de nuages que dore quelques instans un soleil prêt à s'éteindre? Didon vole, cherche, appelle Enée :

Dissimulare etiam sperasti, etc.

Perfide ! espérais-tu me cacher tes desseins et échapper clandestinement de cette terre ? Ni notre amour, ni cette main que je t'ai donnée, ni Didon prête à étaler de cruelles funérailles, ne peuvent arrêter tes pas ? etc. etc.

Quel trouble, quelle passion, quelle vérité dans l'éloquence de cette femme trahie ! Les sentimens se pressent tellement dans son cœur, qu'elle les produit en désordre, incohérens et séparés, tels qu'ils s'accumulent sur ses lèvres. Remarquez les autorités qu'elle emploie dans ses prières. Est-ce au nom des dieux, au nom d'un vain sceptre qu'elle parle ? Non ! elle ne fait pas même valoir *Didon dédaignée ;* mais plus humble et plus amante, elle n'implore le fils de Vénus que par des larmes, que par la

propre main du perfide. Si elle y joint le souvenir de l'amour, ce n'est encore qu'en l'étendant sur Enée : par *notre hymen, par notre union commencée*, dit-elle, *per connubia nostra, per inceptos hymenæos*. Elle atteste aussi les lieux témoins de son bonheur : car c'est une coutume des malheureux, d'associer à leurs sentimens les objets qui les environnent. Abandonnés des hommes, ils cherchent à se créer des appuis, en animant de leur douleur les êtres insensibles autour d'eux. Ce toit, ce foyer hospitalier, où naguère elle accueillit l'ingrat, sont donc les vrais dieux pour Didon. Ensuite, avec l'adresse d'une femme, et d'une femme amoureuse, elle rappelle tour-à-tour le souvenir de Pygmalion et celui de Iarbe, afin de réveiller ou la générosité, ou la jalousie du héros Troyen. Bientôt, pour dernier trait de passion et de misère, la superbe souveraine de Carthage va jusqu'à souhaiter qu'un

petit Enée, *parvulus Æneas* (1), reste dans sa cour, pour consoler sa douleur, même en portant témoignage à sa honte. Elle s'imagine que tant de larmes, tant d'imprécations, tant de prières, sont des raisons auxquelles Enée ne pourra pas résister; car, dans ces momens de folie, les passions, incapables de plaider leur cause, croient faire usage de tous leurs moyens, lorsqu'elles ne font entendre que tous leurs accens.

---

(1) Le vieux *Lois des Masures*, *Tournisien*, qui nous a laissé les quatre premiers livres de l'Enéide en *carmes français*, a traduit ainsi ce morceau :

. . . . Si d'un petit Enée,
Avec ses yeux, m'était faveur donnée,
Qui seulement te ressemblât de vis,
Point ne serais du tout, à mon avis,
Prinse, et de toi laissée entièrement.

CHAPITRE III.

Suite du PRÉCÉDENT.

La Phèdre de Racine.

Nous pourrions nous contenter d'opposer à Didon la Phèdre de Racine. Plus passionnée que la reine de Carthage, elle n'est en effet qu'une *épouse chrétienne*. La crainte des flammes vengeresses et de l'éternité formidable de notre enfer, perce à travers tout le rôle de cette femme criminelle (1), et sur-tout dans la fameuse scène de jalousie, qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'était pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens, pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. Sophocle fait mourir Jocaste, il est vrai, au moment

(1) Cette crainte du Tartare est faiblement indiquée dans Euripide.

où elle apprend son crime, mais Euripide la fait vivre long-temps après. Si nous en croyons Tertullien, les malheurs d'OEdipe (1) n'excitaient chez les Macédoniens que les plaisanteries des spectateurs. Virgile ne place pas Phèdre aux enfers, mais seulement dans ces bocages de myrtes, dans ces *champs des pleurs*, *lugentes campi*, où vont errant ces amantes, *qui*, *même dans la mort*, *n'ont pas perdu leurs soucis.*

Curæ non ipsa in morte relinquunt. (2)

Aussi la Phèdre d'Euripide, comme celle de Sénèque, craint-elle plus Thésée que le Tartare. Ni l'une ni l'autre ne parlent comme la Phèdre de Racine.

Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant; et moi je brûle encore !

---

(1) Tertul. Apolog.
(2) Æneïd. lib. VI, v. 444.

Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot, sur mon front, fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à-la-fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même, de ton sang, devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille :
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Cet incomparable morceau offre une gradation de sentimens, une science

de la tristesse, des angoisses et des transports de l'âme, dont les anciens n'ont jamais approché. Chez eux, on trouve pour ainsi dire des fragmens de sentimens, mais rarement un sentiment complet; ici, c'est tout le cœur:

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée!

Et le cri le plus énergique que la passion ait jamais fait entendre, est peut-être celui-ci :

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Il y a là-dedans un mélange des sens et de l'ame, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. Cette femme, qui se *consolerait d'une éternité de souffrances*, si elle avait joui *d'un seul instant de bonheur;* cette femme n'est pas dans le *caractère antique;* c'est la *chrétienne réprouvée*, c'est la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu; son mot est le mot du damné.

CHAPITRE IV.

Suite des PRÉCÉDENS.

Julie d'Etange. Clémentine.

TOUT-A-COUP nous changeons de couleurs ; et l'amour passionné, terrible dans la Phèdre *chrétienne*, ne fait plus entendre chez la *dévote* Julie que de mélodieux soupirs : c'est une voix troublée, qui sort d'un sanctuaire de paix ; c'est un cri d'amour que prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles.

Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité : et tel est le néant des choses humaines, que, hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas . . . .
. . . .
Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement

que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire : cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse, le bonheur m'ennuie . . . .

. . . .

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie; elle y prend un autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même, elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple; et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien . . . .

. . . .

En songeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être sensible à de si faibles chagrins, et d'oublier de si grandes graces. . . . .

Quand la tristesse m'y suit malgré moi (*dans son oratoire*), quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'ins-

tant. Mes réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses, mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte. J'ai des regrets et non des remords.

Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père : ce qui me touche, c'est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice... Il a fait l'homme faible; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans. Je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté! c'est toi que j'adore : c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage; et j'espère te retrouver au jugement dernier tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Comme l'amour et la religion sont heureusement mêlés dans ce tableau! Ce style, ces sentimens n'ont point de modèle dans l'antiquité (1). Il faudrait

---

(1) Il y a toutefois dans ce morceau un mélange très-vicieux d'expressions purement

être bien insensé, pour repousser un culte qui fait sortir du cœur des voix si tendres, et qui a, pour ainsi dire, ajouté de nouvelles cordes à l'ame.

Voulez-vous un autre exemple de ce nouveau langage des passions, inconnu sous le polythéisme ? Ecoutez parler Clémentine : ses accens sont peut-être encore plus naturels, plus touchans, et plus sublimement naïfs que ceux de Julie : « Je consens, monsieur, du fond de mon cœur (c'est très-sérieusement comme vous voyez), que vous n'ayez que de la haine, du mépris, de l'horreur pour la malheureuse Clémentine ; mais je vous conjure, pour l'intérêt de votre ame immortelle, de vous attacher à la véritable Eglise. Eh bien ! monsieur, que me répondez-vous ? (en suivant

---

métaphysique, et de langage naturel. *Dieu*, le *Tout-Puissant*, le *Seigneur*, vaudraient beaucoup mieux que la *source de l'Etre*, etc.

de son charmant visage, le mien que je tenais encore tourné ; car je ne me sentais pas la force de la regarder.) Dites, monsieur, que vous y consentez ; je vous ai toujours cru le cœur honnête et sensible. Dites qu'il se rend à la vérité ; ce n'est pas pour moi que je vous sollicite, je vous ai déclaré que je prends le mépris pour mon partage. Il ne sera pas dit que vous vous serez rendu aux instances d'une femme. Non, monsieur, votre seule conscience en aura l'honneur. Je ne vous cacherai point ce que je médite pour moi-même. Je demeurerai dans une paix profonde ; (elle se leva ici avec un air de dignité, que l'esprit de religion semblait encore augmenter ;) et lorsque l'ange de la mort paraîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi, ministre de la paix ! je te suis au rivage où je brûle d'arriver ; et j'y vais retenir une place pour l'homme à qui je

ne

ne la souhaite pas de long-temps, mais auprès duquel je veux être éternellement assise. »

Ah! le christianisme est sur-tout un vrai baume pour nos blessures, quand les passions, d'abord soulevées dans notre sein, commencent à s'appaiser, ou par l'infortune, ou par la durée. Il endort la douleur, il fortifie la résolution chancelante, il prévient les rechutes, en combattant, dans une ame à peine guérie, le dangereux pouvoir des souvenirs : il nous environne de paix, de parfums, de lumière; il rétablit pour nous cette harmonie des choses célestes, que Pythagore entendait dans le silence de ses passions. Comme il promet toujours une récompense pour un sacrifice, on croit ne rien lui céder en lui cédant tout; comme il offre à chaque pas un objet plus beau à nos désirs, il satisfait à l'inconstance naturelle de nos cœurs : on est toujours avec lui dans

les extases d'un amour qui commence, et cet amour a cela d'ineffable, que ses mystères sont ceux de l'innocence et de la pureté.

CHAPITRE V.

Suite des Précédens.

Héloïse et Abeilard.

Julie a été ramenée à la religion par des malheurs ordinaires : elle est restée dans le monde, et contrainte de lui cacher une passion devenue criminelle, elle se réfugie en secret auprès de Dieu ; sûre de trouver dans ce père indulgent une pitié que lui refuseraient les hommes. Elle se plaît à se confesser au tribunal suprême, parce que lui seul la peut absoudre, et peut-être aussi (reste involontaire de faiblesse !) parce que c'est toujours parler de son amour.

Si nous trouvons tant de charmes à révéler nos peines à quelqu'homme supérieur, à quelque conscience tranquille qui nous fortifie, et nous fasse participer au calme dont elle jouit; quelles délices n'est-ce pas, que d'oser parler de passions à l'Etre impassible, que nos confidences ne peuvent troubler, et de faiblesse à l'Etre tout-puissant qui peut nous donner un peu de sa force ! On conçoit les transports de ces hommes saints, qui, retirés sur le sommet des montagnes, mettaient toute leur vie au pied de Dieu, à force d'amour perçaient les voûtes de l'éternité, et parvenaient à contempler la lumière primitive. Julie, sans le savoir, approche de sa fin, et les ombres du tombeau, qui commencent à s'entr'ouvrir pour elle, laissent éclater à ses yeux un rayon de l'Excellence divine : la voix de cette femme mourante est douce et triste; ce sont les derniers bruits du vent qui va

quitter la forêt, les derniers murmures d'une mer qui déserte ses rivages.

La voix d'Héloïse a plus de force. Femme d'Abeilard, elle vit, et elle vit pour Dieu. Ses malheurs ont été aussi imprévus que terribles. Précipitée du monde au désert, elle est entrée soudaine et avec tous ses feux, dans les glaces monastiques. La religion et l'amour exercent à-la-fois leur empire sur son cœur : c'est la nature rebelle, saisie toute vivante par la grace, et qui se débat vainement dans les embrassemens du Ciel. Donnez Racine pour interprète à Héloïse, et le tableau de ses souffrances va mille fois effacer celui des malheurs de Didon, par l'effet tragique, le lieu de la scène, et je ne sais quoi de formidable, que le christianisme imprime aux objets où il mêle sa grandeur.

Hélas ! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée ;

Cependant, Abeilard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.

. . . .

O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux ?
Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme ?
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.

. . . .

Le pourras-tu, grand Dieu ! mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux. (1)

Il était impossible que l'antiquité fournît une pareille scène, parce qu'elle n'avait pas une pareille religion. On aura beau supposer une vestale grecque ou romaine, jamais on

(1) Colard. *Ep. d'Hél.*

n'établira ce combat entre la chair et l'esprit, qui fait tout le merveilleux de la position d'Héloïse, et qui appartient au dogme et à la morale du christianisme. Souvenez-vous que vous voyez ici réunies, la plus fougueuse des passions, et une religion menaçante qui n'entre jamais en traité avec les appétits du corps. Héloïse aime, Héloïse brûle ; mais là s'élèvent des murs glacés ; là, tout s'éteint sous des marbres insensibles ; là, des flammes éternelles, ou des récompenses sans fin, attendent sa chute ou son triomphe. Il n'y a point d'accommodement à espérer ; la créature et le créateur ne peuvent habiter ensemble dans la même ame. Didon ne perd qu'un amant ingrat. Oh ! qu'Héloïse est travaillée d'un tout autre soin ! Il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidelle, dont elle a causé les malheurs ! Et qu'elle ne croie pas pouvoir détourner secrétement, au

profit d'Abeilard, la moindre partie de son cœur : le dieu de Sinaï est un dieu jaloux, un dieu qui veut être aimé de préférence; il punit jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autre qu'à lui.

Nous nous permettrons de relever ici une erreur de M. Colardeau, parce qu'elle tient à l'esprit de son siècle, et qu'elle tend à jeter un grand jour sur le sujet que nous traitons. Son épître d'Héloïse a une teinte philosophique, qui n'est point dans l'original de Pope. Après le morceau que nous avons cité, on lit ces vers :

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous qui ne connaissez que ces *faibles* vertus
Que la religion donne.... et que je n'ai plus;
Vous qui, dans les *langueurs d'un esprit monastique*,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par *habitude* et non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!

Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours !

Ces vers, qui d'ailleurs ne manquent ni d'abandon ni de noblesse, ne se trouvent point dans l'auteur anglais. On en découvre à peine quelques traces dans ce passage, que nous traduisons mot à mot :

« Heureuse la vierge sans taches qui oublie le monde, et que le monde oublie ! L'éternelle joie de son ame est de sentir que toutes ses prières sont exaucées, tous ses vœux résignés. Le travail et le repos partagent également ses jours ; son sommeil facile cède sans effort aux pleurs et aux veilles. Ses désirs sont réglés, ses goûts toujours les mêmes ; elle s'enchante par ses larmes, et ses soupirs sont pour le Ciel. La grace répand autour d'elle ses rayons les plus sereins : des anges lui *soufflent* (1) tout bas les plus beaux songes. Pour elle, l'époux prépare l'anneau

(1) L'*anglais*, PROMPT.

nuptial; pour elle, de blanches vestales entonnent des chants d'hymenée : c'est pour elle que fleurit la rose d'Éden, qui ne se fane jamais, et que les séraphins répandent les parfums de leurs ailes. Elle meurt enfin au son des harpes célestes, et s'évanouit dans les visions d'un jour éternel. ..

Nous sommes encore à comprendre, comment un *poëte* a pu se tromper, au point de substituer à cette charmante description, un méchant lieu commun sur les *langueurs monastiques*. Qui ne sent combien elle est belle, combien elle est dramatique, cette opposition que Pope a voulu faire entre les chagrins et l'amour d'Héloïse, et le calme et la chasteté de la vie religieuse? Qui ne sent combien cette transition repose agréablement l'ame agitée par les passions, et quel nouveau prix elle donne ensuite aux mouvemens renaissans de ces mêmes passions ? Si la philosophie est bonne à quelque chose, ce n'est sûrement

pas à la peinture des troubles du cœur, puisqu'elle est directement inventée pour les appaiser. Héloïse, philosophant sur les *faibles* vertus de la religion, ne parle ni comme la vérité, ni comme son siècle, ni comme la femme, ni comme l'amour : on ne voit que le poëte, et, ce qui est pis encore, l'âge des sophistes et de la déclamation.

C'est ainsi que l'esprit irréligieux détruit par-tout la vérité, et gâte les mouvemens de la nature. Pope, qui touchait à de meilleurs temps, n'est pas tombé dans la faute de M. Colardeau. Il conservait la bonne tradition du siècle de Louis XIV, dont le siècle de la reine Anne ne fut qu'une espèce de prolongement ou de reflet. Revenons vîte aux idées religieuses, si nous attachons quelque prix aux œuvres du génie : la religion est la vraie philosophie des beaux-arts, parce qu'elle ne sépare point, comme

la sagesse humaine, la poésie de la morale, et la tendresse de la vertu.

Au reste, il y aurait d'autres observations intéressantes à faire sur Héloïse, par rapport à la maison solitaire où la scène se trouve placée. Ces cloîtres, ces voûtes, ces tombeaux, ces mœurs austères en contraste avec l'amour, en doivent augmenter la force et la mélancolie. Autre est de consumer promptement sa vie sur un bûcher, comme la reine de Carthage; autre, de se brûler avec lenteur, comme Héloise, sur l'autel de la religion. Mais, comme dans la suite nous parlerons beaucoup des monastères, nous sommes forcés, pour éviter les répétitions, de nous arrêter ici.

CHAPITRE VI.

AMOUR CHAMPÊTRE.

Le Cyclope et Galathée.

Nous prendrons pour objet de comparaison chez les anciens, dans les amours champêtres, l'idylle du Cyclope et de Galathée. Ce petit poëme est un des chefs-d'œuvre de Théocrite ; la *Magicienne* lui est supérieure par l'ardeur de la passion, mais elle est moins pastorale.

Le Cyclope, assis sur un rocher, au bord des mers de Sicile, chante ainsi ses déplaisirs, en promenant ses yeux sur les flots.

Ωλευκα Γαλαθεια, etc. (1) . . . .

Charmante Galathée, pourquoi repousser les soins d'un amant, toi dont le visage est

(1) Theoc. idyl. op. poët. græc. min. pag. 2710, v. 19 et seq.

blanc

blanc comme la pâte de lait que le jonc presse de sa fragile dentelle ; toi, qui es plus tendre que l'agneau, plus voluptueuse que la génisse, plus fraîche que la grappe non encore amollie par les feux du jour ! Tu te glisses sur ces rivages, lorsque le doux sommeil m'enchaîne ; tu fuis, lorsque le doux sommeil me fuit : tu me redoutes, comme l'agneau craint le loup blanchi par les ans. Je n'ai cessé de t'adorer, depuis le jour que tu vins avec ma mère ravir les jeunes hyacinthes à la montagne : c'était moi qui te traçais le chemin. Depuis ce moment, après ce moment, et encore aujourd'hui, vivre sans toi m'est impossible. Et cependant te soucies-tu de ma peine ? Au nom de Jupiter, te soucies-tu de ma peine ?... Mais tout hideux que je suis, j'ai pourtant mille brebis dont ma main presse les riches mamelles, et dont je bois le lait écumant. L'été, l'automne et l'hiver trouvent toujours des fromages dans ma grotte ; mes réseaux en sont toujours pleins. Nul Cyclope ne pourrait aussi bien que moi te chanter sur la flûte, ô vierge nouvelle ! Nul ne saurait avec autant d'art, la nuit, durant les orages, célébrer tous tes attraits.

Pour toi, je nourris onze biches, qui sont prêtes à donner leurs faons. J'élève aussi

quatre oursins, enlevés à leurs mères sauvages : viens, tu posséderas toutes ces richesses. Laisse la mer se briser follement sur ses grèves ; tes nuits seront plus heureuses, si tu les passes à mes côtés, dans mon antre. Des lauriers et des cyprès alongés y murmurent ; le lierre noir et la vigne chargée de grappes, en tapissent l'enfoncement obscur : tout auprès coule une onde fraîche ; source que l'Etna blanchi verse de ses sommets de neiges, et de ses flancs couverts de brunes forêts. Quoi ! préférerais-tu encore les mers et leurs mille vagues ? Si ma poitrine hérissée blesse ta vue, j'ai du bois de chêne, et des restes de feux épandus sous la cendre ; brûle même (tout me sera doux de ta main), brûle, si tu le veux, mon œil unique, cet œil qui m'est plus cher que la vie. Hélas ! que ma mère ne m'a-t-elle donné, comme au poisson, des rames légères pour fendre les ondes ! Oh ! comme je descendrais vers ma Galathée ! comme je baiserais sa main, si elle me refusait ses lèvres ! Oui, je te porterais ou des lis blancs, ou de tendres pavots à feuilles de pourpre : les premiers croissent en été, et les autres fleurissent en hiver ; ainsi je ne pourrais te les offrir en même temps......

C'était de la sorte que Poliphème appliquait sur la blessure de son cœur le dyctame immortel des Muses, soulageant ainsi plus doucement sa vie, que par tout ce qui s'achète au poids de l'or.

Cette idylle respire une passion délicieuse. Le poëte ne pouvait faire un choix de mots plus délicats, ni plus harmonieux. Le dialecte dorique ajoute encore à ces vers un ton de simplicité qu'on ne peut faire passer dans notre langue. Par le jeu d'une multitude d'A, et d'une prononciation large et ouverte, on croirait sentir le calme des tableaux de la nature, et entendre le parler naïf d'un pasteur. (1)

---

(1) On peut remarquer que la première voyelle de l'alphabet se trouve dans presque tous les mots qui peignent les scènes de la campagne, comme dans *charrue*, *vache*, *cheval*, *labourage*, *vallée*, *montagne*, *arbre*, *pâturage*, *laitage*, etc., et dans les épithètes qui ordinairement accompagnent ces noms, tels que *pesante*, *champêtre*, *labo-*

Observez ensuite le naturel des plaintes du Cyclope. Polyphème parle

---

rieux, *grasse*, *agreste*, *frais*, *délectable*, etc. Cette observation tombe avec la même justesse sur tous les idiomes connus. La lettre *A* ayant été découverte la première, comme étant la première émission naturelle de la voix, les hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans tous les mots qui composaient le simple dictionnaire de leur vie. L'égalité de leurs mœurs, et le peu de variété de leurs idées nécessairement teintes des images des champs, devaient aussi rappeler le retour des mêmes sons dans le langage. Le son de l'*A* convient au calme d'un cœur champêtre et à la paix des tableaux rustiques. L'accent d'une ame passionnée est aigu, sifflant, précipité; l'*A* est trop long pour elle; il faut une bouche pastorale, qui puisse prendre le temps de le prononcer avec lenteur. Mais toutefois il entre fort bien encore dans les plaintes, dans les larmes amoureuses, et dans les naïfs *hélas* d'un chevrier. Enfin, la nature fait entendre cette lettre rurale dans ses bruits, et une oreille attentive peut la reconnaître diversement accentuée, dans les murmures de

du cœur, et l'on ne se doute pas un moment que ses soupirs ne sont que l'imitation d'un poëte. Avec quelle naïveté passionnée le malheureux amant ne fait-il point la peinture de sa propre laideur ? Il n'y a pas jusqu'à cet œil effroyable, dont Théocrite n'ait su tirer le trait le plus touchant: tant est vraie la remarque de ce Despréaux, qui eut du génie à force d'avoir de la raison :

D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

On sait que les modernes, et surtout les Français, ont peu réussi dans le genre pastoral (1). Cependant M.

---

certains ombrages, comme dans celui du tremble et du lierre, dans la première voix, ou dans la finale du bêlement des troupeaux, et, la nuit, dans les aboiemens du chien rustique.

(1) La révolution nous a enlevé un homme qui promettait un rare talent dans l'églogue,

Bernardin de Saint-Pierre nous semble avoir surpassé les Bucoliastes de l'Italie et de la Grèce. Son roman, ou plutôt son poëme de *Paul et Virginie*, est du petit nombre de ces livres qui deviennent assez antiques en peu d'années, pour qu'on ose les citer, sans craindre de compromettre son jugement.

---

c'était M. André Chénier (*). Nous avons vu de lui un recueil d'idylles manuscrites, où l'on trouve des choses dignes de Théocrite. Cela explique le mot de cet infortuné jeune homme sur l'échafaud; il disait, en se frappant le front : *mourir ! j'avais quelque chose là !* C'était la Muse qui lui révélait son talent au moment de la mort.

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

CHAPITRE VII.

Suite du PRÉCÉDENT.

Paul et Virginie. (1)

LE vieillard, assis sur la montagne, fait l'histoire des deux familles exilées; il raconte les travaux, les amours, les jeux, les soucis de leur vie :

Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations.

---

(1) Il eût peut-être été plus exact de comparer *Daphnis et Chloé*, à Paul et Virginie; mais ce roman est trop libre pour être cité.

« Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds, » ou bien, « la nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. » — Quand viendrez-vous nous voir ? lui disaient quelques amis du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondait Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenaient ces jeunes filles. » Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques, que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu. . . . .

. . . .

Quelquefois seul avec elle (*Virginie*), il (*Paul*) lui disait au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse ; quand du haut de la montagne, je t'apperçois au fond de ce vallon, tu me pa-

rais, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose. . . . .

Quoique je te perds de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver : quelque chose de toi que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. . . .

. . . .

Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? Mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? Mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel, je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher; mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé.

Virginie lui répondait : « O mon frère! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. . . . .

. . . .

Tu me demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui a été élevé ensemble, s'aime. Vois nos oiseaux, élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Ecoute comme

ils s'appellent et se répondent d'un arbre à un autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, j'en répète les paroles au fond de ce vallon.

. . . .

Je prie Dieu tous les jours, pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive pas de mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ! Comme te voilà fatigué ! Tu es tout en nage, » et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Ce qu'il nous importe d'examiner dans cette peinture, ce n'est pas pourquoi elle est supérieure au tableau de Galathée (supériorité trop évidente pour n'être pas reconnue de tout le monde), mais pourquoi elle doit son excellence à la religion, et en un mot, comment elle est chrétienne.

Il est certain que le charme de Paul et Virginie consiste en une certaine

morale mélancolique, qui brille dans tout l'ouvrage, et qu'on pourrait comparer à cet uniforme éclat que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Or quiconque a médité l'Evangile, doit convenir que ses préceptes divins ont précisément ce caractère triste et tendre. M. Bernardin de Saint-Pierre, qui, dans ses *Etudes de la Nature*, cherche à justifier les voies de Dieu, et à prouver la beauté de la religion, a dû nourrir son génie de la lecture des livres saints. Son églogue n'est si touchante, que parce qu'elle représente deux petites familles chrétiennes exilées, vivant sous les yeux du Seigneur, entre sa parole dans la Bible, et ses ouvrages dans le désert. Joignez-y l'indigence, et ces infortunes de l'ame, dont la religion est le seul remède, et vous aurez tout le sujet. Les personnages sont aussi simples que l'intrigue : ce sont deux beaux enfans, dont on apperçoit le berceau et

la tombe, deux fidelles esclaves, et deux pieuses maîtresses. Ces honnêtes gens ont un historien tout-à-fait digne de leur vie : un vieillard demeuré seul dans la montagne, et qui survit à tout ce qu'il aima, raconte à un voyageur les malheurs de ses amis, sur les débris de leurs cabanes.

Ajoutons que ces australes bucoliques sont pleines du souvenir des Ecritures. Là c'est Ruth, là Séphora, ici Eden et nos premiers pères : ces sacrées réminiscences vieillissent les mœurs du tableau, en y jetant les antiques couleurs et les vieux costumes du primitif Orient. La messe, les prières, les sacremens, les cérémonies de l'Eglise, que l'auteur rappelle à tous momens, répandent aussi leurs spirituelles beautés sur l'ouvrage. Le songe mystérieux de madame de Latour n'est-il pas essentiellement lié à ce que nos dogmes religieux ont de plus grand et de plus attendrissant ?

sant? On reconnaît encore le chrétien dans ces préceptes de résignation à la volonté de Dieu, d'obéissance à ses parens, de charité envers les pauvres, d'exactitude dans les devoirs de la religion; en un mot, dans toute cette douce théologie, que respire le poëme de M. Bernardin de Saint-Pierre. Il y a plus; c'est en effet la religion qui détermine la catastrophe : Virginie meurt, pour conserver une des premières vertus recommandées par le christianisme. Il eût été absurde de faire mourir une Grecque, pour ne vouloir pas dépouiller ses vêtemens. Mais l'amante de Paul est une vierge *chrétienne*, et le dénouement, ridicule sous une croyance moins pure, devient ici sublime.

Enfin, cette pastorale ne ressemble ni aux idylles de Théocrite, ni aux églogues de Virgile, ni tout-à-fait aux grandes scènes rustiques d'Hésiode, d'Homère et de la Bible; mais elle

rappelle quelque chose d'ineffable ; comme la parabole du *bon Pasteur*, et l'on sent qu'il n'y a qu'un chrétien qui ait pu soupirer les évangéliques amours de Paul et de Virginie.

On nous fera peut-être une objection ; on dira que ce n'est pas le charme emprunté des livres saints, qui donne à M. Bernardin de Saint-Pierre la supériorité sur Théocrite, mais son talent pour peindre la nature. Eh bien ! nous répondons qu'il doit encore ce talent, ou du moins le développement de ce talent, au christianisme ; puisque c'est cette religion, qui, chassant de petites divinités des bois et des ondes, lui a permis de représenter les déserts dans toute leur majesté. C'est ce que nous essayerons de prouver quand nous traiterons de la Mythologie ; à présent, nous allons continuer notre examen des passions.

CHAPITRE VIII.

La Religion chrétienne considérée elle-même comme passion.

NON contente d'augmenter le jeu des passions dans le Drame et dans l'Epopée, la religion chrétienne est elle-même une sorte de passion qui a ses transports, ses ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, ses amours du monde et du désert. Nous savons que le siècle appelle cela le *fanatisme ;* nous pourrions lui répondre par ces paroles de M. Rousseau, qui sont très-remarquables dans la bouche d'un philosophe : « Le fanatisme, quoique *sanguinaire et cruel* (1), est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, et qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un

(1) La *philosophie* l'est-elle moins !

ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger, pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'*irréligion*, et en général l'esprit *raisonneur et philosophique*, attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. » (1)

Mais ce n'est pas encore là la question; il ne s'agit à présent que d'effets dramatiques. Or le christianisme, considéré lui-même comme passion, fournit des trésors immenses au poëte. Cette passion religieuse est d'autant plus énergique, qu'elle est en contradiction avec toutes les autres, et que,

---

(1) *Emile*, tom. III, p. 193, liv. IV, note.

pour subsister, il faut qu'elle les dévore. Comme toutes les grandes affections, elle est profondément mélancolique; elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes. La beauté que le chrétien adore n'est pas une beauté périssable : c'est cette éternelle beauté, pour qui les disciples de Platon se hâtaient de quitter la terre. Elle ne se montre à ses amans ici-bas que voilée; elle s'enveloppe dans les replis de l'univers, comme dans un manteau; car si un seul de ses regards tombait directement sur le cœur de l'homme, il ne pourrait le soutenir, il se fendrait de délices.

Pour arriver à la jouissance de cette beauté suprême, les chrétiens prennent une autre route que les philosophes d'Athènes : ils restent dans ce monde, afin de multiplier les sacrifices, et de se rendre plus dignes, par une longue purification, de l'objet de tous leurs désirs.

Quiconque, selon l'expression des Pères, n'eut avec son corps que le moins de commerce possible, et descendit vierge au tombeau ; celui-là, délivré de ses craintes et de ses doutes, s'envole au lieu de vie, où il contemple à jamais dans des extases interminables, ce qui est vrai, toujours le même, et au-dessus de l'opinion. Que de glorieux martyrs cette espérance de posséder Dieu n'a-t-elle point faits ? Quelle solitude n'a point entendu les soupirs des illustres rivaux, qui se disputaient entre eux l'objet des adorations des Séraphins et des Anges ? Ici, c'est un Antoine qui élève un autel au désert, et qui, pendant quarante ans, s'immole, inconnu de tous les hommes ; là, c'est un saint Jérôme qui quitte Rome, traverse les mers, et va, comme Elie, chercher une retraite au bord du Jourdain. L'enfer ne l'y laisse pas tranquille, et la grande figure de Rome,

avec tous ses charmes, lui apparaît dans les forêts pour le tourmenter. Il soutient des assauts terribles ; il combat corps à corps avec ses passions. Ses armes sont les pleurs, les jeûnes, l'étude, la pénitence, et sur-tout l'amour. Il se précipite aux pieds de la beauté divine; il lui demande de le soutenir. Quelquefois, comme un forçat condamné aux travaux les plus pénibles, il charge ses épaules d'un fardeau de sable brûlant, pour dompter une chair révoltée, et éteindre dans les sueurs les infidelles désirs qui s'adressent à la créature.

Massillon, peignant cet amour sublime, s'écrie : « Le Seigneur tout seul (1) lui paraît bon, véritable, fidelle, constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagemens, magnifique dans

(1) Le jeudi de la Passion, *la Pécheresse*, première partie.

ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère; seul assez grand, pour remplir toute l'immensité de notre cœur; seul assez puissant, pour en satisfaire tous les désirs; seul assez généreux, pour en adoucir toutes les peines; seul immortel, et qu'on aimera toujours; enfin le seul qu'on ne se repent jamais, que d'avoir aimé trop tard.»

L'auteur de l'Imitation de Jesus-Christ a recueilli chez saint Augustin, et dans les autres Pères, tout ce que le langage de l'amour divin a de plus mystique et de plus brûlant. (1)

« Certes, l'amour est une grande chose, l'amour est un bien admirable, puisque lui seul rend léger tout ce qui est pesant, et qu'il souffre avec une égale tranquillité les divers accidens de cette vie : il porte sans peine ce qui

(1) *Imitation de Jesus-Christ*, liv. III, ch. 5.

est pénible, et il rend doux et agréable ce qui est amer.

» L'amour de Dieu est généreux; il pousse les ames à de grandes actions, et les excite à désirer ce qui est de plus parfait.

» L'amour tend toujours en haut, et il ne souffre point d'être retenu par les choses basses.

» L'amour veut être libre et dégagé de toutes les affections de la terre, de peur que sa lumière intérieure ne se trouve offusquée, et qu'il ne se trouve ou embarrassé dans les biens, ou abattu par les maux du monde.

» Il n'y a rien ni dans le ciel, ni sur la terre, qui soit ou plus doux, ou plus fort, ou plus élevé, ou plus étendu, ou plus agréable, ou plus plein, ou meilleur que l'amour, parce que l'amour est né de Dieu, et que s'élevant au-dessus de toutes les créatures, il ne peut se reposer qu'en Dieu.

» Celui qui aime est toujours dans la joie ; il court, il vole, il est libre, et rien ne le retient : il donne tout pour tous, et possède tout en tous, parce qu'il se repose dans ce bien unique et souverain, qui est au-dessus de tout, et d'où découlent et procèdent tous les biens.

» Il ne s'arrête jamais aux dons qu'on lui fait ; mais il s'élève de tout son cœur vers celui qui les lui donne.

» Il n'y a que celui qui aime qui puisse comprendre les cri de l'amour, et ces paroles de feu, qu'une ame vivement touchée de Dieu lui adresse, lorsqu'elle lui dit : vous êtes mon Dieu ; vous êtes mon amour ; vous êtes tout à moi, et je suis toute à vous.

» Etendez mon cœur, afin qu'il vous aime davantage, et que j'apprenne, par un goût intérieur et spirituel, combien il est doux de vous aimer, et de nager et comme se perdre dans cet océan de votre amour.

» Celui qui aime généreusement, ajoute l'auteur de l'*Imitation*, demeure ferme dans les tentations, et il ne se laisse point surprendre aux persuasions artificieuses de son ennemi. »

Et c'est cette passion chrétienne, c'est cette querelle immense entre les amours de la terre et les amours du ciel, que Corneille a peinte dans cette fameuse scène de Polyeucte; (car ce grand homme, moins délicat que les esprits du jour, n'a pas trouvé le christianisme au-dessous de son génie.)

POLYEUCTE.

. . . .
. . . .

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,

De bois, de marbre ou d'or, comme vous le
voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est
le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connaissent point
d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'ôte des dangers que j'aurais pu courir;
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne, entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !

. . . .

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,

Pour

Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ! qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt !...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense ;
Ce Dieu touche les cœurs, lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra ; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline.

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine, etc. etc.

Voilà ces admirables dialogues, à la manière de Corneille, où la franchise de la répartie, la rapidité du tour, la chaleur du trait, et la hauteur des sentimens ne manquent jamais de ravir les spéctateurs. Comme Polyeucte est

sublime dans cette scène ! Quelle grandeur d'ame, quel divin enthousiasme, quelle dignité ! La gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la fille de Félix : cela seul met déjà tout un monde entre le martyr Polyeucte, et la païenne Pauline.

Enfin, Corneille a déployé toute la puissance de la passion chrétienne, dans *ce dialogue admirable et toujours applaudi*, comme parle M. de Voltaire :

Félix propose à Polyeucte de sacrifier aux faux dieux; Polyeucte le refuse.

FÉLIX.

Enfin, ma bonté cède à ma juste fureur ;
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

À la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire. (1)

Ce mot, *je suis chrétien*, deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti jusqu'où l'amour pour la religion était susceptible de s'élever : car le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie.

Qu'on prenne maintenant le polythéisme ; qu'on essaie de donner à un

(1) Acte V, Scène III.

idolâtre quelque chose de l'enthousiasme de Polyeucte. Sera-ce pour une déesse impudique qu'il se passionnera, ou pour un dieu abominable qu'il courra à la mort? Les religions qui peuvent inspirer quelque ardeur, sont celles qui se rapprochent plus ou moins du dogme de l'unité d'un Dieu; autrement, le cœur et l'esprit, partagés entre une multitude de divinités, ne peuvent aimer fortement ni les unes, ni les autres. Il ne peut, en outre, y avoir d'amour durable que pour la vertu : la passion dominante de l'homme sera toujours la vérité; quand il aime l'erreur, c'est que cette erreur, au moment qu'il y croit, est pour lui comme une chose vraie. Nous ne chérissons pas le mensonge, bien que nous y tombions sans cesse : cette faiblesse ne nous vient que de notre dégradation originelle; nous avons perdu la puissance en conservant le désir, et notre cœur cherche encore la lumière,

que nos yeux n'ont plus la force de supporter.

La religion chrétienne, en nous rouvrant, par la morale et le sang du Fils de l'Homme, les routes éclatantes que la mort avait couvertes de ses ombres, nous a rappelés à nos primitives amours. Héritier des bénédictions de Jacob, le chrétien brûle d'entrer dans cette Sion céleste, vers qui montent tous ses soupirs. Et c'est cette grande passion que nos poëtes peuvent chanter à l'exemple de Corneille; source nouvelle de beautés, que les anciens temps n'ont point connue, et que n'auraient pas négligée les Sophocle et les Euripide.

CHAPITRE IX.

Du vague des Passions.

Il reste à parler d'un état de l'ame, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé; c'est celui qui pré-

cède le développement des grandes passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente; car il arrive alors une chose fort triste, le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentimens, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

L'amertume que cet état d'ame répand sur la vie est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent ma-

nières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissaient tous leurs momens, et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentimens, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant; dispositions que nous acquérons dans la société intime des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur tous les autres sentimens. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles

font passer dans la nôtre; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé ; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à-la-fois quelque chose d'incertain et de tendre.

Enfin, les Grecs et les Romains n'étendant guère leurs regards au-delà de la vie, et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés, comme nous, aux rêveries et aux désirs par le caractère de leur religion. C'est dans le génie du christianisme, qu'il faut sur-tout chercher la raison de ce *vague* des sentimens répandu chez les hommes modernes. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présens et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde tou-

jours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que l'*homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vîte.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidelles, augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des Barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une légère teinte de misanthropie, qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvens, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, ou des ames qui aimaient mieux ignorer certains sentimens de la vie, que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Une prodigieuse mélancolie fut le fruit de cette vie monastique ; et ce sentiment, qui est d'une nature un peu confuse, en se

mêlant à tous les autres, leur imprima son caractère d'incertitude. Mais en même temps, par un effet bien remarquable, le vague même où la mélancolie plonge les sentimens, est ce qui la fait renaître; car elle s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

Il suffirait de joindre quelques infortunes à cet état indéterminé des passions, pour qu'il pût servir de fond à un drame admirable. Il est étonnant que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'ame. Puisque nous manquons d'exemples, nous serait-il permis de donner aux lecteurs un épisode extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Natchez!* C'est la vie de ce jeune *René*, à qui *Chactas* a raconté son histoire. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'*une pensée;* c'est la peinture du *vague des passions*, sans aucun mélange d'aventu-

res, hors un grand malheur envoyé pour punir René, et pour effrayer les jeunes hommes qui, livrés à d'inutiles rêveries, se dérobent criminellement aux charges de la société. Cet épisode sert encore à prouver la nécessité des abris du cloître pour certaines calamités de la vie, auxquelles il ne resterait que le désespoir et la mort, si elles étaient privées des retraites de la religion. Ainsi le double but de notre ouvrage, qui est de faire voir comment le génie du christianisme a modifié les arts, la morale, l'esprit, le caractère, et les *passions* même des peuples modernes, et de montrer quelle prévoyante sagesse a dirigé les institutions chrétiennes; ce double but, disons-nous, se trouve également rempli dans l'histoire de *René*.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE QUATRIÈME.

Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes.

Suite des *PASSIONS.*

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René (1) avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivait point

(1) *Voyez* Atala, à la fin du sixième tome.

avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie (1), il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur; le premier, par une indulgence toute aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle avait raconté ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement de savoir, quel malheur avait pu conduire un Européen bien né, à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour mo-

(1) Colonie française au Natchez.

tifs de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait-il, à celle de ses pensées et de ses sentimens. « Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer en Amérique, ajoutait-il, je dois l'ensevelir dans un éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards pussent lui arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardens à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentimens secrets de son ame.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se

rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem aveugle, et le conduisit sous un sassaffras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas d'arriver au rendez-vous. L'aurore se levait : à quelque distance dans la plaine, on appercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes, qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Au fond de la perspective, vers l'orient, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident. Le Meschacebé rou-

lait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant l'aveugle Sachem, qui ne pouvait plus en jouir : ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre ; René prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de recueillement et de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis.

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

» Combien vous aurez pitié de moi! que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que

penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas! ne le condamnez pas, il a été trop puni.

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal; tour-à-tour bruyant et joyeux, silencieux et triste; tantôt rassemblant autour de moi mes jeunes compagnons, puis les abandonnant tout-à-coup, pour suivre à l'écart des jeux solitaires.

» Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les côteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles; promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs ?

» Tantôt nous marchions tout pensifs, prêtant l'oreille au silence de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt nous murmurions quelques vers où nous cherchions à peindre la nature. Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années : le matin de la vie est comme le matin

du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon ame naïve, l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance ! Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour, la sainte alégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus inef-

fables de sa mère ! Tout se trouve dans les réminiscences enchantées que donne le bruit de la cloche natale ; philosophie, piété, tendresse, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées rêveuses, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras, et j'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande, elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devait venir d'une

autre source, et dans une sainte douleur, qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Enfin, pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

» Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre. J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids ; le

soir même l'indifférent passait sur sa tombe : hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, désormais l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parens.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre, sans oser m'y engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt au monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse. Ces conversations me touchaient; j'allais promener mes rêveries dans un monastère, non loin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie : heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

» Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence des déserts nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons, qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri : quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'ame religieuse, comme une plante aromatique des montagnes, semble s'élever vers le ciel, pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye, où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires ! Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contem-

pler

pler la croix, qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes! qui ayant vécu loin du monde, aviez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quelle philosophie mélancolique vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur!

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus de voyager. Je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter: je ne pus me défendre d'une réflexion amère, sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus; je m'en allai, m'asseyant sur les débris de

Rome et de la Grèce; pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais des rois sont ensevelis dans la poudre, et leurs mausolées cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais! Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens, et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil, qui avait vu jeter les fondemens de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait tous les pâles tombeaux; et souvent aux rayons

de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs, assis pensivement à mes côtés.

» Mais enfin je me lassai de fouiller dans des monumens, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Des songes des races évanouies, je revins aux illusions des races vivantes. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'apperçus une statue, qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice (1). Je fus frappé du silence qui régnait dans ces lieux, et que ne troublaient point les plaintes du vent, qui gémissait autour du marbre tragique. Seulement quelques manœuvres étaient assis avec indiffé-

(1) A Londres, derrière Withall, la statue de Charles II.

rence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument; les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient jusqu'à la grande catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai sur-tout dans mes voyages, les artistes, et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à-la-fois naïve et sublime: ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus

simples des hommes ; ils causent comme des immortels, ou comme de petits enfans ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apper-cevoir, comme des nouveaux-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poëmes dont un ancien héros consolait sa vieil-lesse solitaire. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le che-vreuil paissait à quelque distance sur la tour en ruine, et le vent du désert sifflait sur les bruyères de Cona. Main-tenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne : aussi tranquille

que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix, dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur, j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! quelle succession d'arches et de voûtes! qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs de la mer, aux murmures des vents dans les forêts, ou plutôt à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens, comme l'autre à l'ame.

» Cependant, qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau

parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Mais peut-être, mes vieux amis, et vous sur-tout, sage habitant du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenu des monumens de la nature?

» Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, à peine discernais-je les fleuves, comme des lignes géographiques tracées sur une carte; mais tandis que d'un côté mon œil appercevait tous ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère

même de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels infortunés dont il voyait à ses pieds les étroites demeures, n'est sans doute, vertueux vieillards, qu'un objet digne de votre pitié; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre une vive image de son caractère et de sa triste existence : c'est ainsi que, toute ma vie, j'ai eu devant les yeux une création à-la-fois immense et imperceptible, et un abyme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut, et tomba tout-à-coup dans la rêverie. Le père Souël était dans un profond étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.

Cependant René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine ; bientôt sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux sauvages, oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous un chêne, vous laissiez couler vos jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez mieux que moi au résultat de la philosophie, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette légère mélancolie, qui s'engendre de l'excès du bonheur, atteignait quelquefois votre ame, bientôt vous sortiez de ce trouble passager, et votre regard levé vers le Ciel, cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage ! »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête dans sa poitrine. Chactas, étendant son bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : mon fils ! mon cher fils !

A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Le vieux sauvage, avec une douceur parfaite, lui répondit : « Mon jeune ami, les mouvemens d'un cœur comme le tien ne sauraient être égaux; tâche seulement de modérer cette ardeur de caractère qui t'a déjà fait tant de mal. Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner ; une grande ame doit contenir plus de douleurs qu'une petite. Continue ton récit. Tu nous as fait parcourir l'Europe, hâte-toi de nous faire connaître ta patrie. Tu sais que j'ai vu la France, et quels liens m'y

ont attaché ; j'aimerai à entendre parler de ce grand Chef (1), qui n'est plus, et dont j'ai visité la superbe cabane. Mon cher enfant, je ne vis plus que par la mémoire : un vieillard, avec ses souvenirs, ressemble au chêne décrépit de nos bois ; ce chêne ne se pare plus de son propre feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité, des plantes étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux.»

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles paisibles, reprit ainsi l'histoire secrète de son cœur.

» Hélas! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais une métamorphose plus étonnante et plus soudaine ne s'est opérée chez un peuple. De la

---

(1) Louis XIV.

hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

» J'avais donc vainement espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette vague inquiétude, cette ardeur de désir qui m'avait suivi par-tout : l'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui. Elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée ; je lui écrivis que je comptais aller la rejoindre ; elle me répondit en hâte pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste

siste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

» Je me trouvai donc plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avais été dans une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien, et qui ne m'entendait pas. Mon ame, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet auquel elle pût s'attacher ; je m'apperçus bientôt que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité par-tout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg, où je vécus totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante.

Inconnu, je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes !

» Souvent assis dans une église peu fréquentée, j'ai passé des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein ; et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors, semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu ! qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées ! tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie ? Qui ne se

trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

» Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de la grande horloge des siècles. Je me retirais ensuite à travers un labyrinthe de rues solitaires, où divers objets s'offraient à ma rêverie, à mesure que la nuit descendait. En regardant toutes les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais, en imagination, au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient ; je songeais que sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami. Mais au milieu de mes réflexions, l'heure venait à frapper à coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale

gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église : hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas, mais je crus tout-à-coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec la même rapidité que je mets à tous mes desseins ; je partis pour m'ensevelir dans une chaumière, avec la même ardeur qui m'avait fait partir autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination avide, qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur courte durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont le vague instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve par-tout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentimens de la vie ; et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle inspirant de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presqu'impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, mais cherchant à aimer, j'étais accablé d'une

surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur, comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abyme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents, je le saisissais dans les gémissemens du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

» Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : j'aimais les rêveries dans lesquelles il me plongeait, même en usant les ressorts de ma vie.

» Un jour, je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un prince qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que n'étaient les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! voilà donc jusqu'à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée, à des choses aussi fragiles que mes feuilles de saule.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vague d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un dé-

sert ; on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les sombres mois des tempêtes. Tantôt, j'aurais voulu être un de ces anciens guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt, j'enviais jusqu'au sort du pâtre, que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles, qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que, dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accens de la joie, sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères, qui se terminaient à des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma

rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un vieux chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher champêtre s'élevant au loin dans une vallée solitaire, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes : un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues, que ton cœur demande.

» Levez-vous vîte, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas ; enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

» La nuit, quand l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit ; qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues ; il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à un autre les transports que j'éprouvais ! ô Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même.... Beauté céleste, je me serais prosterné

devant toi ; puis te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Eternel de te donner les restes de ma vie.

» Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès ma plus tendre jeunesse, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'appercevais de mon existence, que par un profond sentiment de mal-aise et d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je

raisonnais en impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait : ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres et mensonges. Ah ! l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut ? est-il toujours sûr de ce qu'il pense ?

» Tout m'échappait à-la-fois, l'amitié, le monde et la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer à son tour, que me restait-il ? C'était-là la dernière planche sur laquelle j'avais espéré de me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abyme !

» Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait ; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers

momens

momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

» Il me devenait nécessaire de prendre des arrangemens concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu à peu mon cœur. Je croyais pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon ame, le devina sans peine; elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout-à-coup surprendre dans ma solitude.

» Pour bien sentir, ô vieillards, quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie;

il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée; que tous mes sentimens se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur : il y avait si long-temps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon ame !

» Amélie se jetant dans mes bras, me dit toute en larmes : « Ingrat, tu veux mourir pendant que ta sœur existe ! Tu soupçonnes son cœur ! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout compris, comme si j'avais été avec toi : est-ce moi que l'on trompe ? moi, qui ai vu naître les premiers sentimens de ta vie ? Voilà ton malheureux caractère, tes dégoûts tes injustices. Jure, tandis que je te presse sur mon cœur, jure que c'est la dernière fois que tu te livreras à te

folies; fais le serment de ne jamais attenter à tes jours. »

» En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers; c'était presqu'une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solennel, je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de tout divin: son ame avait les mêmes graces innocentes que son corps; la douceur de ses sentimens était in-

finie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit : on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Mais le moment était venu où j'allais expier les inconséquences de ma vie. J'avais été, dans mon délire, jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance ; épouvantable souhait, que Dieu, dans sa colère, ne manque jamais d'exaucer.

» Mais que vais-je vous révéler, ô mes sages amis ! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux ; puis-je même..... Il y a quelques jours que rien n'aurait pu m'arracher ce secret... Mais à présent tout est fini !

» Cependant, augustes vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence. Souvenez-vous

qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissait, lorsque je m'apperçus qu'Amélie perdait à son tour le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre. Elle maigrissait, ses yeux se creusaient, sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes, au pied d'un crucifix. La nuit, le jour, le monde, la solitude, mon absence, ma présence, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenait, sans se fatiguer, une longue course; tantôt elle se traînait à peine : elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre, sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout-à-coup en pleurs, et se retirait pour prier.

» En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me

répondait, avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

» Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me semblait la source de ses larmes, car elle paraissait ou plus tranquille, ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeûnions ensemble étant passée, je montai à son appartement; je frappai, on ne me répondit point; j'entr'ouvris la porte, il n'y avait personne dans la chambre.

» J'apperçus sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvris, et je lus cette lettre, que j'ai conservée, pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

« Le Ciel m'est témoin, mon cher René, que je donnerais mille fois ma

vie, pour vous épargner un moment de peine; mais, infortunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous, à votre insu; comme une coupable; je n'aurais pu résister à vos prières, et cependant il fallait partir. Mon Dieu! ayez pitié de moi!

» Vous savez, mon frère, que j'ai toujours eu du penchant pour la vie religieuse; il est temps que je mette à profit les avertissemens du Ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard? Dieu me punit. J'étais restée pour vous dans le monde.... Pardonnez, je suis toute troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter.

» C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la nécessité de ces asiles, contre lesquels je vous ai vu souvent vous élever. Il est des malheurs qui nous séparent pour toujours des hommes; que deviendraient de pauvres

infortunées !.... Je suis persuadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez le repos dans ces retraites de la religion. La terre n'offre rien qui soit digne de vous.

» Je ne vous rappellerai point votre serment, je connais la fidélité de votre parole ; vous l'avez juré, vous vivrez pour moi. Y a-t-il rien de plus misérable, que de songer sans cesse à quitter la vie ? Pour un homme de votre caractère, il est si aisé de mourir ! croyez-en votre sœur, il est plus difficile de vivre.

» Mais, mon frère, sortez au plus vite de la solitude, qui ne vous est pas bonne ; cherchez quelqu'occupation. Je sais que vous riez amérement de cette nécessité où l'on est en France de *prendre un état ;* ne méprisez pas tant l'expérience et la sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un peu plus au commun des hommes, et avoir un peu moins de malheur.

» Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à vos ennuis. Une femme, des enfans occuperaient vos jours. Et quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heureux ! L'ardeur de votre ame, la beauté de votre génie, votre air noble et passionné, ce regard si fier et si tendre, tout vous assurerait de sa fidélité et de son amour. Ah ! avec quelles délices ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur ! Comme tous ses regards, toutes ses pensées seraient attachés sur toi, pour prévenir tes moindres désirs, pour soulager tes moindres peines ! Elle serait tout amour, toute innocence devant toi; tu croirais retrouver une sœur.

« Je pars pour le couvent de...... ce monastère, bâti au bord de la mer, convient à la situation de mon ame. J'entendrai la nuit, du fond de ma cellule, le murmure des flots qui baignent les murs du couvent; je songerai

à ces promenades que je faisais avec vous, au milieu des bois, alors que nous croyions retrouver le bruit des mers, dans la cime agitée des pins. Aimable compagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous verrai plus ? A peine plus âgée que vous, je vous balançais dans votre berceau; souvent nous avons dormi ensemble. Ah ! si un même tombeau nous réunissait un jour ! mais non; je dois dormir seule sous les marbres glacés de ce sanctuaire, où reposent pour jamais ces filles qui n'ont point aimé !

» Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à moitié effacées par mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plutôt, un peu plus tard, n'aurait-il pas fallu nous quitter ? Qu'ai-je besoin de vous entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie ? Vous vous rappelez le jeune du T..... qui périt à l'île de France. Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après,

sa mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus, et l'instant où vous commenciez son deuil en Europe, était celui où l'on le finissait aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mémoire s'abolit si vîte, qu'une partie de ses amis ne peut apprendre sa mort, que l'autre n'en soit déjà consolée ?.... Quoi ! cher et trop cher René ! mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton cœur ?.... O mon frère ! si je m'arrache à vous dans le temps, c'est pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité. »

AMÉLIE.

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation de ma fortune ; j'espère que vous ne refuserez pas cette petite marque de mon amitié. »

« La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi

que cette lettre. Quel secret Amélie me cachait-elle ? qui la forçait si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-à-coup ? Oh ! pourquoi était-elle venue me détourner de mon dessein ! un froid mouvement de pitié l'avait rappelée auprès de moi ; mais bientôt fatiguée d'un triste devoir, elle se hâte de quitter un malheureux, qui n'avait qu'elle sur la terre ; on croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étaient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même : « ingrate Amélie, disais-je, si tu avais été dans ma place, si, comme moi, tu eusses été accablée du vide de tes jours, va, tu n'aurais pas été abandonnée par ton frère. »

« Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon

cœur

cœur se fondait. Tout-à-coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme d'un rang inférieur, et qu'elle n'osait avouer, à cause de l'orgueil de notre famille. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour lui faire les plus tendres reproches, pour la supplier de m'ouvrir son cœur, et de ne pas sacrifier le bonheur de sa vie à des parens qui lui étaient presque étrangers.

» Elle ne tarda pas à me répondre; elle me mandait qu'elle était déterminée, qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer immédiatement ses vœux. Elle ajoutait, en finissant : « Je n'ai que trop négligé notre famille ; c'est vous que j'ai uniquement aimé : mon

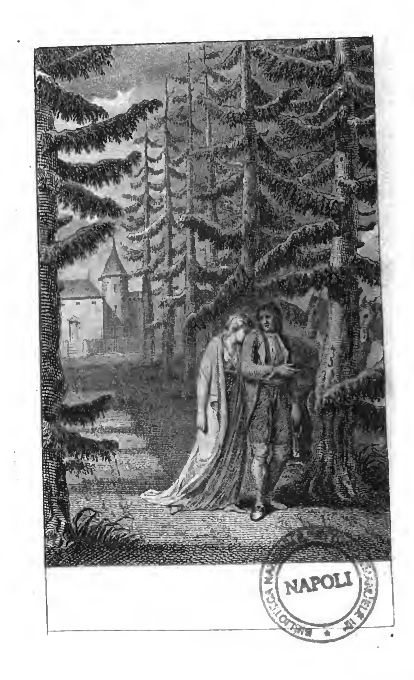
ami, Dieu n'approuve point ces préférences ; il m'en punit aujourd'hui. »

« Ce billet me donna un mouvement de rage ; je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je me résolus d'aller à B.... dans le dessein de retarder au moins le sacrifice, si je ne pouvais l'empêcher de s'accomplir.

» La terre où j'avais été élevé se trouvait sur ma route. Quand j'apperçus du grand chemin ces bois où j'avais passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu. Je me détournai donc un moment pour accomplir ce sacré pélerinage.

» Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau pro-



prietaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins : je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai en silence à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire, où j'avais vu si souvent mon père et ses fidelles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse, le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes : un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. Comme j'hésitais à franchir le seuil, cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-vous faire comme cette étrangère, qui vint ici il y a quelques jours ? quand ce fut pour entrer, elle devint pâle et tremblante, et l'on fut obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, ainsi que moi, était venue chercher dans ces lieux

jour, le souffle de Dieu la disperse comme une fumée; à peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère : le chêne voit germer ses glands autour de lui,.... il n'en est pas ainsi des enfans des hommes !

» En arrivant à B........ je me fis conduire au couvent; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis; elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une seule pensée au monde; que si je l'aimais, j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait : « Cependant si votre projet est de paraître à l'autel le jour de ma profession, daignez m'y servir de père; ce rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à notre amitié et à mon repos. »

« Cette froide fermeté qu'on opposait à toute l'ardeur de mon amitié,

me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étais près de retourner sur mes pas; tantôt je voulais rester, uniquement pour troubler la pompe. L'enfer me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arracheraient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitait à me rendre à la cérémonie, qui devait avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches, qui annonçait le sacrifice. Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère.... Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à de pareils spectacles, ni rien douloureux quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissait l'église : on me conduit au banc du sanctuaire; je m'y précipite, sans

presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel : tout-à-coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement d'admiration et de surprise. Foudroyé par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna, je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations, et les gémissemens de l'humilité.

» Amélie se plaça sous un dais qu'on avait préparé pour elle. Le sacrifice commence à la lueur de cent flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre

se dépouille de ses ornemens, ne conserve qu'une tunique de lin, monte en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peint le bonheur de la vie religieuse, les tribulations du monde, et la paix de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : *Elle a paru comme l'encens qui se consume dans le feu*, un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire ; on se sentit comme à l'abri, sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir des anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux, avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel : on vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelans dans le sanctuaire,

Amélie fut près de défaillir : on me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sentis renaître mes transports ; ma fureur allait éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lança un regard où il y avait tant de reproche et de douleur, que j'en fus atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble : elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante ; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée : jamais elle n'avait paru si belle ; l'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son ame était dans le ciel.

» Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux, et pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât comme à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire : quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, et le livre à la main, commence l'office des morts, que de jeunes vierges continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avait contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil : tout-à-coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus le seul à entendre), viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes biens, un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion ! »

« A ces mots, échappés comme du creux du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse de Jesus-Christ, reçois mes derniers embrassemens, à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent déjà de ton frère. »

« Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent toute la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses effrayées ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connaissance. Ah ! que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! j'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir.... O misère de ma vie ! une sœur craignait de parler à un frère, et un frère aurait craint

de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation, où des flammes nous préparent pour la vie céleste, et où l'on a tout perdu, comme aux enfers, hors l'espérance.

» On peut trouver des forces dans son ame contre un malheur personnel ; mais un malheur dont on est la cause involontaire, et qui frappe une victime innocente, est tout-à-fait insupportable. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurais tout ce qu'elle avait dû souffrir auprès de moi ; victime d'autant plus malheureuse, que la pureté de ma tendresse devait lui être à-la-fois odieuse et chère, et qu'appelée dans mes bras par un sentiment, elle en était repoussée par un autre.

» Que de combats dans son sein ! que d'efforts n'avait-elle point faits ! Tantôt voulant s'éloigner de moi, et n'en ayant pas la force ; craignant

pour ma vie, et tremblant pour elle et pour moi. Je me reprochais mes plus innocentes caresses, je me faisais horreur. En relisant la lettre de l'infortunée, (qui n'avait plus de mystères !) je m'apperçus que ses lèvres humides y avaient laissé d'autres traces que celles de ses pleurs. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre; ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avait fait paraître, lors de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse, qui l'empêcha si longtemps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

» O mes vieux amis, je sus alors ce que c'était que de verser des larmes

pour un mal qui n'était point imaginaire! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'apperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-puissant; c'était un grand crime; Dieu m'avait envoyé Amélie à-la-fois pour me sauver et pour me punir : ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après soi des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange!) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous

mes momens ; tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

» Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

» On équipait, dans ce moment même, au port de B...... une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseaux ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avait touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui : son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous sa croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs ; ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errais sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'appercevais souvent, à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvait à l'aspect de l'océan, où apparaissait quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même vestale aux barreaux de la même fenêtre; elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.


NAPOLI

» Je crois encore l'entendre, pendant la nuit, la cloche qui appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-puissant, je courais au monastère : là, seul au pied des murs, dans les ténèbres, j'écoutais dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple aux faibles bruissemens des flots lointains.

» Je ne sais comment toutes ces choses, qui auraient dû nourrir mes peines, en émoussaient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avaient moins d'amertume, lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur

deviendrait à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle vers ce temps-là, sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur, et m'assurait que le temps diminuait la sienne. « Je ne désespère pas de mon bonheur, me disait-elle : l'excès même du sacrifice, à présent que le sacrifice est fait, sert à me rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, la pureté de leurs vœux, la régularité de notre vie, tout répand du baume sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, et que l'oiseau de mer vient battre des ailes à ma fenêtre; moi, pauvre colombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de trouver un abri contre la tempête. On respire ici quelque chose de divin, un air tranquille que ne trouble point le souffle des passions ; c'est ici la sainte montagne, le sommet élevé d'où l'on entend

les derniers bruits de la terre, et les premiers concerts du ciel; c'est ici que la religion trompe doucement une ame sensible. Aux plus violentes amours, elle substitue une sorte de chasteté brûlante, où l'amante et la vierge se trouvent unies : elle épure les soupirs; elle allume une flamme incorruptible où brûlait une flamme mortelle ; elle mêle divinement son calme et son innocence, à ce reste de confusion et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire. »

« Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient par-tout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte, déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupais de ce triste soin, et que je mouillais mon papier

de mes larmes, tout-à-coup le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute, et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots : je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent des vagues étincelantes ; de l'autre, les murs sombres du monastère montent en masse dans les cieux : une petite lumière apparaissait à la fenêtre grillée. Etait-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère!.... La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, de même qu'il n'y a que la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie ; les fanaux agités des vais-

seaux, le phare immobile du couvent, humble, mais certain, et dirigeant sans périls la religieuse à une terre céleste ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale ayant sous le même toit et son lit et son tombeau, et connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie : d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie, vaste, orageuse comme l'océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier...... Tout ce tableau est profondément gravé dans ma mémoire..... Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes ! écho du rivage américain, qui répétez les accens de René ! ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère, qui s'abaissaient à l'horizon. »

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il lui avait remise.

Elle était de la Supérieure de...... Elle contenait le récit des derniers momens de la *sœur Amélie de la Miséricorde*, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte : la Supérieure ajoutait que depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras; le vieillard pleurait. « Mon enfant,

dit-il à son fils, je voudrais que le père Aubry fût ici ; il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix, qui, en les calmant, ne semblait cependant point étrangère aux tempêtes ; c'était la lune dans une nuit orageuse : les nuages errans ne peuvent l'emporter dans leur course ; pure et inaltérable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas ! pour moi, tout me trouble et m'entraîne. »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir enfin de son silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite dans cette histoire la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer

à d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur, un homme supérieur, parce qu'on apperçoit le monde sous un jour odieux ; on ne hait les hommes et la vie, que faute de voir assez loin. Etendez un peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez, sont de purs néans. Mais quelle honte de ne pouvoir songer au seul malheur réel de votre vie, sans être forcé de rougir ! Toute la pureté, toute la vertu, toute la religion, toutes les couronnes d'une sainte, rendent à peine tolérable la seule idée de vos chagrins. Votre sœur a expié sa faute ; mais, s'il faut dire ici ma pensée, je crains que, par une épouvantable justice, un aveu, sorti du sein de la tombe, n'ait à son tour troublé votre ame. Que faites-vous seul au fond des forêts, où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs ? Des saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts ?

serts ? ils y étaient avec leurs larmes, et employaient à éteindre leurs passions, le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux, qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'ame, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces, doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Tout troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée : le Sachem aveugle se prit à sourire, et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit l'antique amant d'Atala, il nous parle

sévérement, il corrige et le vieillard et le jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire, qui n'est pleine que de soucis ; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.

» Un jour le Meschacebé, encore assez près de sa source, se lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demanda des neiges aux montagnes, des eaux aux torrens, des pluies aux tempêtes, et parvint à recueillir une onde immense. Bientôt il franchit ses rives, et désole ses bords charmans. L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance ; mais voyant que tout devenait désert sur son passage ; qu'il coulait, abandonné dans une grande solitude ; que ses eaux étaient toujours troublées ; il regretta l'humble lit que lui avait creusé la nature, la pureté de son premier cours, et les oiseaux, et les fleurs, et les arbres, et les petits ruisseaux, jadis aimables compa-

gnons de son onde, aux sources de sa vie. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flammant*, qui, retiré dans les roseaux du Meschascebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis se levèrent pour retourner à leurs cabanes : René marchait en silence entre le missionnaire, qui priait Dieu, et le Sachem aveugle, qui cherchait sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane : on montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

« Les véritables philosophes n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite Néedham eût créé des anguilles, et que Dieu n'avait pu créer l'homme. Néedham ne leur aurait pas paru philosophe ; et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Aurèle. » (*Quest. encycl.* tom. 6, art. *Philosoph.*)

Dans un autre endroit, combattant les athées, il dit, à propos des Sauvages qu'on croyait sans Dieu :

« Mais on peut insister, on peut dire : ils vivent en société, et ils sont sans Dieu ; donc on peut vivre en société sans religion.

» En ce cas, je répondrai que les loups vivent ainsi, et que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages,

tels que vous les supposez : et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en Dieu? » (*Ib.* tom. 2, art. *Ath.*)

Tout cet article sur l'athéisme mérite d'être parcouru. En politique, *Voltaire* montre la même dignité de toutes ces vaines théories qui troublent le monde. « Je n'aime point le gouvernement de la canaille, répète-t-il en cent endroits. » (*Voyez les Lettres au roi de Prusse.*) Ses plaisanteries sur les républiques populacières, son indignation contre les excès des peuples, tout enfin dans ses ouvrages prouve qu'il haïssait de bonne foi les charlatans de la philosophie.

C'est ici le lieu de mettre sous les yeux du lecteur un certain nombre de passages tirés de la Correspondance de Voltaire, qui prouvent que je n'ai pas trop hasardé, lorsque j'ai dit qu'il haïssait secrétement les sophistes. Du moins l'on sera forcé de conclure (si on n'est pas convaincu) que M. de Voltaire ayant soutenu éternellement le *pour* et le *contre*, et varié sans cesse dans ses sentimens, son opinion en morale, en philosophie et en religion, doit être comptée pour peu de chose.

Année 1766.

Contre les philosophes et le philosophisme. *Je n'ai rien de commun avec les philosophes modernes*, que cette horreur pour le fanatisme intolérant. (*Corresp. gén. tom. X*, *p.* 337.)

Année 1741.

La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie; à présent qu'elle a écrasé tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature tout le long du jour, etc. (*Correspondance générale, tom. III*, *p.* 170.)

Les mathématiques sont fort belles; mais, hors une vingtaine de théorèmes utiles pour la mécanique et l'astronomie, le reste n'est qu'une curiosité fatigante. (*Tom. IX*, *p.* 484.)

A Damilaville.

J'entends, par peuple, la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire; ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorans. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. (*Tom. X*, *p.* 396.)

J'ai lu quelque chose d'une antiquité dévoilée, ou plutôt très-voilée. L'auteur commence par le déluge, et finit toujours par le chaos; j'aime mieux, mon cher confrère, un seul de vos contes que tout ce fatras. (*Tom. X*, *p.* 409.)

Année 1766.

Je serais très-fâché d'avoir fait (le *Christianisme dévoilé*) non - seulement comme académicien, mais comme philosophe, et encore plus comme citoyen. Il est entièrement

opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme, que je déteste. J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus grand égarement de la raison, parce qu'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême, qu'il serait impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger.

Je ne réprouve pas moins ce livre comme citoyen ; l'auteur paraît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseraient comme lui ne formeraient qu'une anarchie.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux : vous verrez, quand vous daignerez venir à Ferney, les marges du *Christianisme dévoilé* chargées de remarques, qui prouvent que l'auteur s'est trompé sur les faits les plus essentiels. (*Correspondance gén. tom. XI, p.* 143.)

Année 1762. *A Damilaville.*

Les frères doivent toujours respecter la morale et le trône. La morale est trop blessée dans le livre d'Helvétius, et le trône est trop peu respecté dans le livre qui lui est dédié. (*Le Despotisme oriental.*)

Il dit plus haut, en parlant de ce même ouvrage : On dira que l'auteur veut qu'on

ne soit gouverné ni par Dieu, ni par les hommes. (*Tom. VIII*, *p.* 148.)

Année 1768. A M. de Villevieille.

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme; il peut détester la persécution; il rend service au genre humain s'il répand les principes de la tolérance : mais quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme ? Les hommes en seront-ils plus vertueux, pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu ? Non, sans doute. Je veux que les princes et leurs ministres en reconnaissent un, et même un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans ce frein, je les regarderai comme des animaux féroces, qui, à la vérité, ne me mangeront pas quand ils sortiront d'un long repas, et qu'ils digéreront doucement sur un canapé avec leurs maîtresses; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent sous leurs griffes quand ils auront faim; et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action. (*Tome XII*, *p.* 349.)

Année 1749.

Je ne suis point du tout de l'avis de Sanderson, qui nie un Dieu, parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être; mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très intelligent, qui m'aurait donné tant de supplémens de la vue; et en appercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de deviner à qui il est et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. (*Corresp. gén. tom. IV, p.* 14.)

Année 1753.

Il me paraît absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b*, divisé par *z*. Où en serait le genre humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Etre suprême ! Celui qui nous a créés tous doit être manifesté à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont les plus communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour. (*Corresp. gén. tom. IV, p.* 463.)

Mille princ'pes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous. On a imaginé que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible ; mais que répondraient les partisans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre ; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes ; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands, qui souvent ne font pas naître un seul chêne ? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature. (*Tom. IV*, p. 463.)

NOTE B.

COMME la philosophie du jour loue précisément le polythéisme d'avoir fait cette séparation, et blâme le christianisme d'avoir uni les forces morales aux forces religieuses, je ne croyais pas que cette proposition pût être attaquée. Cependant, un homme de beaucoup d'esprit et de goût, et à qui l'on

doit toute déférence, a paru douter de l'assertion. Il m'a objecté la personnification des êtres moraux, comme la sagesse dans Minerve, etc.

Il me semble, sauf erreur, que les personnifications ne prouvent pas que la morale fût unie à la religion dans le polythéisme. Sans doute en adorant tous les vices divinisés, on adorait aussi les vertus; mais le prêtre enseignait-il la morale dans les temples et chez les pauvres? Son ministère consistait-il à consoler les malheureux par l'espoir d'une autre vie, à inviter le pauvre à la vertu, le riche à la charité? Que s'il y avait quelque morale attachée au culte de la déesse de *la Justice*, de *la Sagesse*, cette morale n'était-elle pas presque absolument détruite, et surtout pour le peuple, par le culte des plus infâmes divinités? Tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'il y avait quelques sentences gravées sur le frontispice et sur les murs des temples, et qu'en général le prêtre et le législateur recommandaient au peuple la crainte des dieux. Mais cela ne suffit pas pour prouver que *la profession de la morale* fût essentiellement liée au polythéisme, quand tout démontre au contraire qu'elle en était séparée.

Les moralités qu'on trouve dans Homère sont presque toujours indépendantes de l'action céleste; c'est une simple réflexion que le poëte fait sur l'événement qu'il raconte, ou la catastrophe qu'il décrit. S'il personnifie les remords, la colère divine, etc. s'il peint le coupable au Tartare et le juste aux Champs-Elysées, ce sont sans doute de belles fictions, mais qui ne constituent pas un code moral attaché au polythéisme comme l'évangile l'est à la religion chrétienne. Otez l'évangile à J. C., et le christianisme n'existe plus; enlevez aux anciens l'allégorie de Minerve, de Thémis, de Némésis, et le polythéisme existe encore. Il est certain d'ailleurs, qu'un culte qui n'admet qu'un seul Dieu, doit s'unir étroitement à la morale, parce qu'il est uni à la vérité; tandis qu'un culte qui reconnaît la pluralité des dieux, s'écarte nécessairement de la morale, en se rapprochant de l'erreur.

Quant à ceux qui font un crime au christianisme d'avoir ajouté la force morale à la force religieuse, ils trouveront ma réponse dans le dernier chapitre de cet ouvrage, où je montre qu'*au défaut de l'esclavage antique, les peuples modernes doivent avoir un frein puissant dans leur religion.*

NOTE C.

VOICI quelques fragmens que nous avons retenus de mémoire, et qui semblent être échappés à un poëte grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité.

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane, et légère comme elle,
Comme elle, grande et fière; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : Comme elle est belle !
Néère, ne vas point te confier aux flots,
De peur d'être déesse; et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galathée et la blanche Néère.

Une autre idylle, intitulée le *Malade*, trop longue pour être citée, est pleine des beautés les plus touchantes. Le fragment qui suit est d'un genre différent : par la mélancolie dont il est empreint, on dirait qu'André Chénier, en le composant, avait un pressentiment de sa destinée.

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie ;
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,

Je regarde la tombe, asile souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.
. . . .
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse,
Mes parens, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits, car à ses propres yeux
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte iuvincible il embrasse la vie :
Il va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance;
Et la mort, de nos maux le remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Les écrits de ce jeune homme, ses connaissances variées, son courage, sa noble proposition à M. de Malsherbes, ses malheurs et sa mort, tout sert à répandre le plus vif intérêt sur sa mémoire. Il est remarquable que la France a perdu, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talens à leur aurore : Malfilâtre, Gilbert et André Chénier; les deux premiers sont morts de misère, le troisième a péri sur l'échafaud.

Fin du troisième Volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

(*Cette seconde Partie forme le troisième et le quatrième volume de cette Edition.*)

LIVRE PREMIER.

Vue générale des Epopées chrétiennes.

CHAPITRE I. Que la poétique du Christianisme se divise en trois branches; *poésie*, *beaux - arts*, *littérature* : que les six livres de cette seconde partie traitent spécialement de la poésie. *page* 1

CHAPITRE

CHAPITRE II. Vue générale des poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie. L'Enfer du *Dante*, la Jérusalem délivrée. 5
CHAPITRE III. Paradis perdu. 13
CHAPITRE IV. De quelques poëmes français et étrangers. 30
CHAPITRE V. La Henriade. 39

LIVRE SECOND.

Poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Caractères.*

CHAPITRE I. Caractères naturels. 52
CHAPITRE II. Suite des Epoux. Ulysse et Pénélope. 56
CHAPITRE III. Suite des Epoux. Adam et Eve. 65
CHAPITRE IV. Le Père. Priam. 80
CHAPITRE V. Suite du Père. Lusignan. 86
CHAPITRE VI. La Mère. Andromaque. 90
CHAPITRE VII. Le Fils. Gusman. 98

CHAPITRE VIII. La Fille. Iphigénie et Zaïre. 104
CHAPITRE IX. Caractères sociaux. Le Prêtre. 113
CHAPITRE X. Suite du Prêtre. La Sibylle. Joad. Parallèle de Virgile et de Racine. 116
CHAPITRE XI. Le Guerrier. Définition du beau ideal. 128
CHAPITRE XII. Suite du caractère du Guerrier. 136

LIVRE TROISIÈME.

Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Passions.*

CHAPITRE I. Que le Christianisme a changé les rapports des passions, en changeant les bases du vice et de la vertu. 144
CHAPITRE II. Amour passionné. Didon. 151
CHAPITRE III. Suite du précédent. La Phèdre de Racine. 160

Chapitre IV. Suite des précédens. Julie d'Etange. Clémentine. 164
Chapitre V. Suite des précédens. Héloïse et Abeilard. 170
Chapitre VI. Amour champêtre. Le Cyclope et Galathée. 180
Chapitre VII. Suite du précédent. Paul et Virginie. 187
Chapitre VIII. La religion chrétienne considérée elle-même comme passion. 195
Chapitre IX. Du vague des passions. 210

LIVRE QUATRIÈME.

Suite de la Poésie dans ses rapports avec les hommes. *Suite des Passions.*

René. 217
Notes et Eclaircissemens. 292

Fin de la Table du troisième Volume.



